

Les Cahiers de la
Société d'histoire Régionale.

No 2

M. l'abbé F.-X. Noiseux

V. G.

Curé des Trois-Rivières.



1796-1812

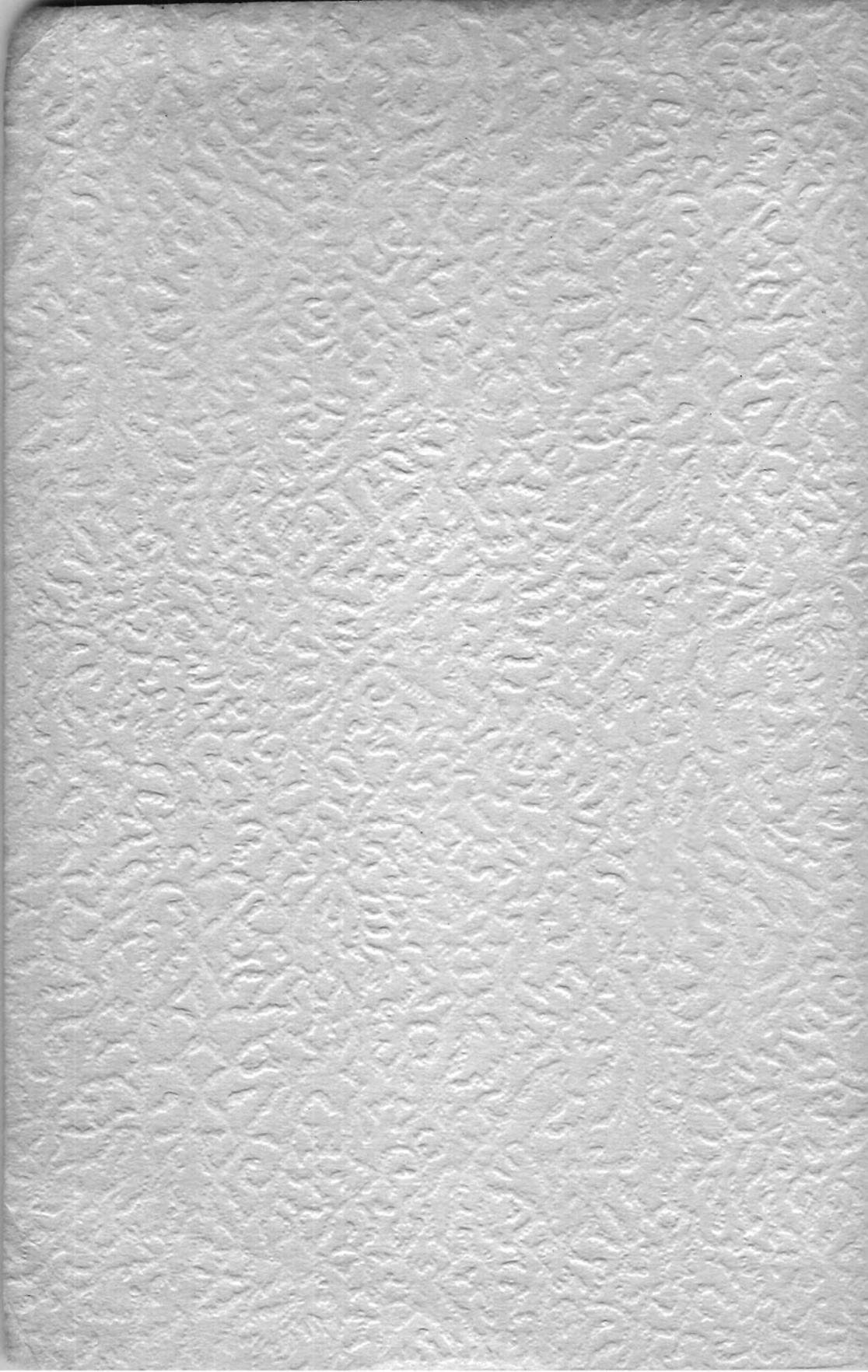
PAR

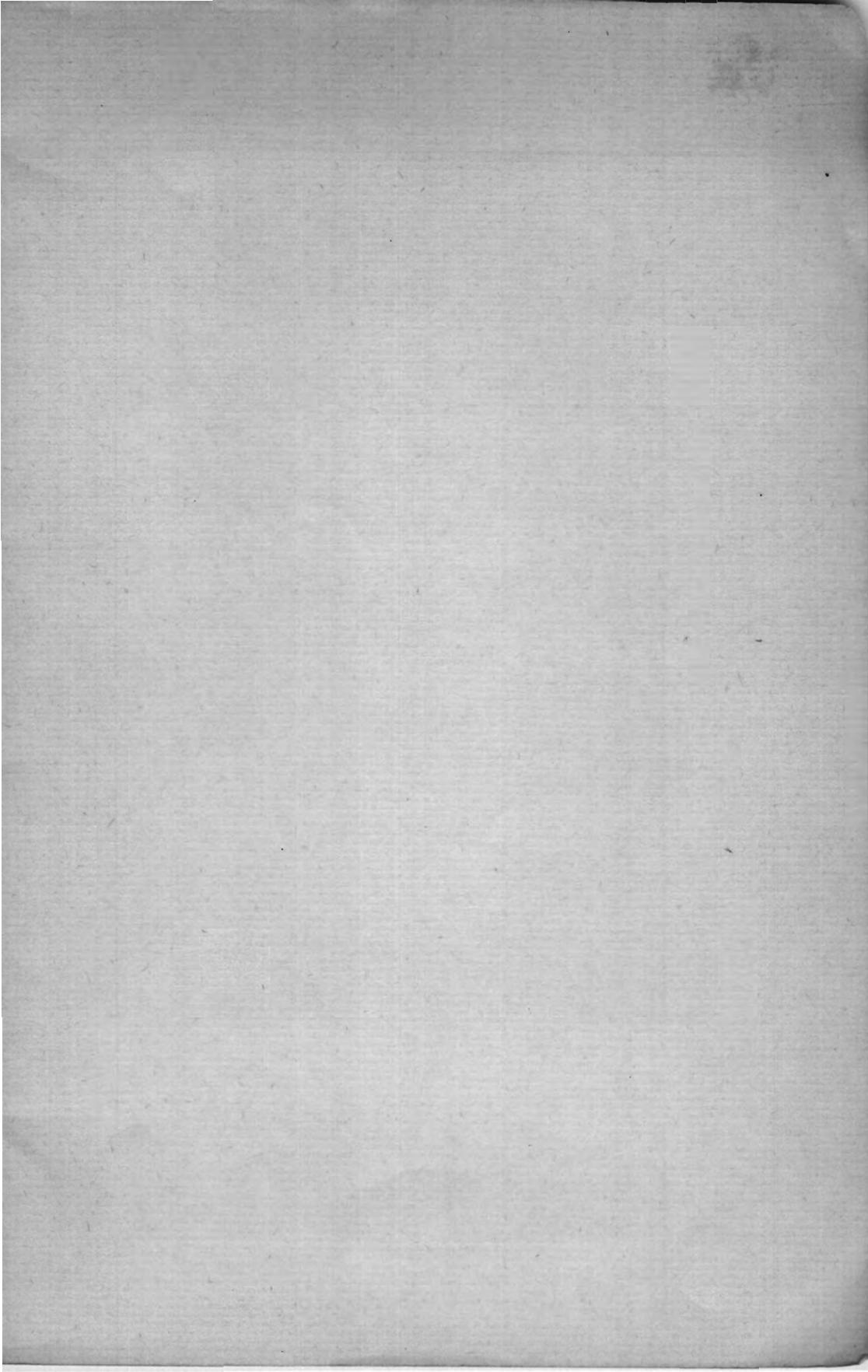
l'abbé Henri Vallée



LES TROIS-RIVIÈRES

1931





Les Cahiers de la
Société d'Histoire Régionale.

No 2

M. l'abbé F.-X. Noisieux

V. G.

Curé des Trois-Rivières.



1796-1812

PAR
l'abbé Henri Vallée



LES TROIS-RIVIÈRES
1931

421

Les Éditions
M. L'abbé F. X. Nolseux

no 2

M. l'abbé F. X. Nolseux

W. B.

Cure des Trois-Rivières



1700-1812

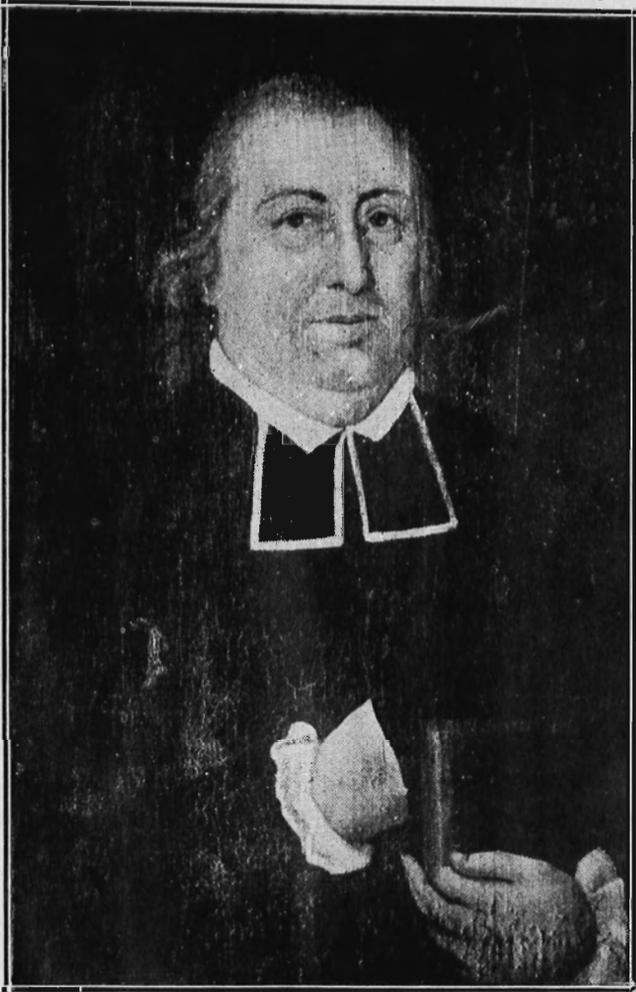
PAR

l'abbé F. X. Nolseux



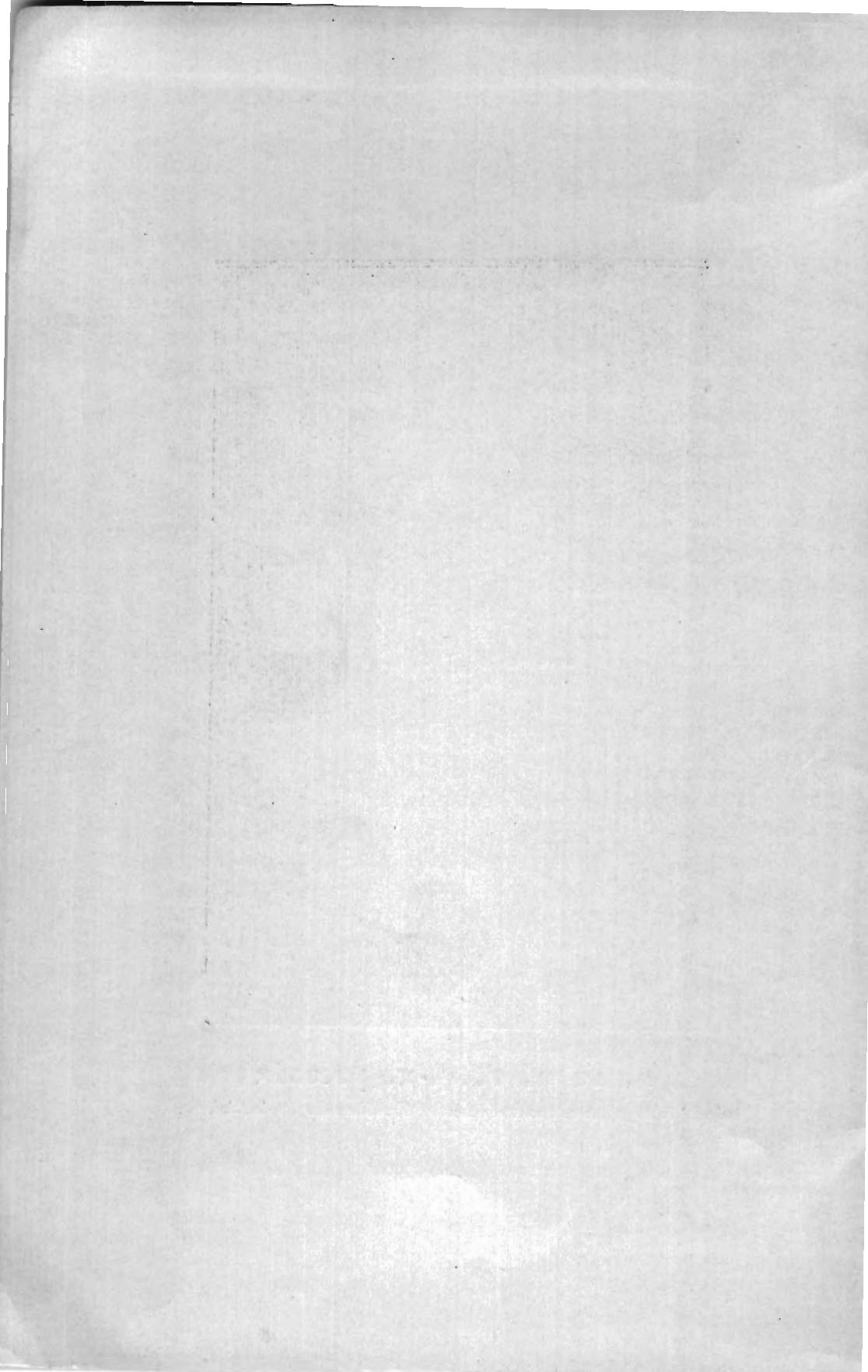
LES TROIS-RIVIÈRES

1891



M. LE G. V. F.-X. NOISEUX

d'après une peinture conservée chez les Ursulines des Trois-Rivières.



M. L'ABBÉ F.-X. NOISEUX, V. G.

CURÉ DES TROIS-RIVIÈRES

1796-1812

Essai historique lu à la Société d'Histoire Régionale des
Trois-Rivières, dans sa séance du 10 avril 1930.

Le personnage dont j'ai l'honneur d'esquisser la biographie n'est peut-être pas ce que l'on pourrait appeler un type idéal, une figure vraiment historique... une de ces figures de premier plan, comme nous en comptons plusieurs dans notre galerie historique nationale et devant lesquelles s'attardent, volontiers et avec complaisance, l'historien et le chroniqueur. Non, ce n'est pas sous ce haut relief qu'il m'est apparu. Si je l'ai choisi, de préférence à un autre, c'est parce que j'ai discerné en lui un beau caractère d'homme à la volonté décidée, constante dans ses desseins et énergique dans leur exécution ; un excellent pasteur d'âme, un conseiller écouté, un patriote sincère et éclairé ; et de plus, un grand citoyen de notre ville et un bienfaiteur insigne de sa population dont il a su servir les intérêts spirituels aussi bien que temporels, en des temps troublés et difficiles, avec un dévouement, une prudence et une

habileté que l'on s'est plu à reconnaître dans le temps, et que les futurs historiens des Trois-Rivières sauront sans doute mettre en lumière avec éloges et admiration, d'une façon plus complète et avec une plus abondante documentation que je puis le faire présentement.

C'est un peu pour toutes ces qualités, un peu aussi pour son originalité, mais surtout pour cette vie si bien remplie au service des âmes, de l'Église et de la patrie, que la forte personnalité de M. le Grand Vicaire Noiseux méritait, je crois, d'être dégagée de la grisaille du passé, et d'être retenue par les descendants de ceux pour lesquels il avait été un père et un bienfaiteur.

*

*

*

François-Xavier Noiseux naquit à Ste-Foye, près Québec, le 17 novembre 1748, de François-Xavier Noiseux et de Marie-Aune Guilbeault. L'enfant reçu au baptême le nom de son père. Celui-ci, après avoir pris part comme on le pense bien, parce qu'il était soldat, à toutes les dernières campagnes qui se terminèrent par la cession définitive du Canada à l'Angleterre, se soumit comme la plupart loyalement, sinon avec joie, au nouveau régime. Il ne bouda pas les vainqueurs, comme quelques uns ; mais devant le fait accompli sans retour, par patriotisme et par amour des siens, et aussi sans doute par ce haut sentiment du devoir dont il était imbu, il continua de servir son pays sous les nouveaux maîtres comme il l'avait fait dans le passé : avec loyauté et dévouement.

L'administration anglaise, tout ombrageuse et tracassière qu'elle était à cette époque, s'est plu cependant à reconnaître ses excellentes qualités et sa parfaite loyauté en le nommant à des postes de confiance. C'est ainsi qu'en 1776, on le voit capitaine de Milice à Carouge près de Québec. Les capitaines de milice avaient, à cette époque-là, la direction des travaux de la voirie dans les campagnes, réglaient les différends qui survenaient entre les paysans, promulgaient les ordonnances des gouverneurs et voyaient à leur observation. C'était un poste de confiance et assez important, comme on le voit. (1)

Madame Noiseux, son épouse, vaillante chrétienne, appartenait à la famille des Guilbault-Grandbois établis en notre pays dès les premiers temps de la colonie, et dont les descendants sont encore nombreux dans la région de Québec et des Trois-Rivières.

On comprend que dans un tel milieu familial, aussi honorable que chrétien, où la piété, l'ordre, la discipline et le patriotisme comptaient parmi les principales vertus du foyer, le futur curé des Trois-Rivières ait reçu cette éducation forte, ce caractère viril, ce magnifique équilibre des facultés intellectuelles et morales, ce sens aigu des réalités et cette puissance de travail qui lui permettra plus tard, en les développant, de mettre excellemment au service de ses compatriotes les talents variés et les riches qualités du cœur et de l'esprit dont la Providence l'avait doué.

Le jeune Noiseux avait dix-sept ans quand il entra au Séminaire de Québec en 1765.

(1) Le capitaine de milice possédait un banc d'honneur dans l'église, le premier du côté de l'épître. (J. Ed. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, T. IV, p. 261).

L'on ne s'étonnera pas qu'il ait commencé si tard à entreprendre son cours classique lorsque l'on songera un peu aux conditions déplorables, pour ne pas dire désespérées, dans lesquelles se trouva l'enseignement dans notre province durant les années qui ont précédé et suivi immédiatement la conquête. "Les écoles, le personnel de l'enseignement, les ressources de l'éducation étaient de toute façon gravement compromis." (l'abbé L. Groulx) Et si à cela, l'on ajoute la misère, la détresse absolue où se trouvait le peuple canadien-français du fait de la conquête, des exactions et des rapines de Bigot, de la destruction de la propriété par les soldats de Wolfe et de Murray, on comprendra aisément qu'à cette époque néfaste l'on avait à penser à bien d'autres choses qu'à l'éducation. Puis le Séminaire de Québec fut fermé durant dix ans, de 1755 à 1765. Il restait bien le collège des Jésuites ; mais dans l'automne de 1759, le général Murray profitant de la découverte d'un baril de poudre et d'un tonneau de cartouches chez les Jésuites, chassa ces religieux de Québec, ferma leur collège et en fit un magasin de vivres. Quand, deux ans plus tard, en 1761 les Jésuites furent autorisés à retourner à Québec et voulurent rouvrir leurs cours, le collège était rempli de vivres et de munitions. L'espace alors manquait grandement pour recevoir les élèves ; mais surtout, manquaient les professeurs.

La guerre avait fauché cruellement dans les rangs de ces derniers et un bon nombre étaient retournés en France après la capitulation définitive. Puis, comme pour compliquer à plaisir, semblait-il, une situation déjà assez péni-

ble à cette pénurie de professeurs vint s'ajouter la pénurie des manuels scolaires.

Avec la France s'était opérée, dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans l'ordre politique, une rupture complète : rupture qu'accrochèrent davantage les nouveaux conquérants en mettant toutes sortes de restrictions, non seulement sur les échanges commerciaux, mais sur toutes communications de la France avec son ancienne colonie. " Ici, écrivait de Londres Mgr Briand, on est extrêmement opposé à ce que les Canadiens aient communication avec les Français. " C'était une ligne de conduite que l'on avait décidé de suivre rigoureusement.

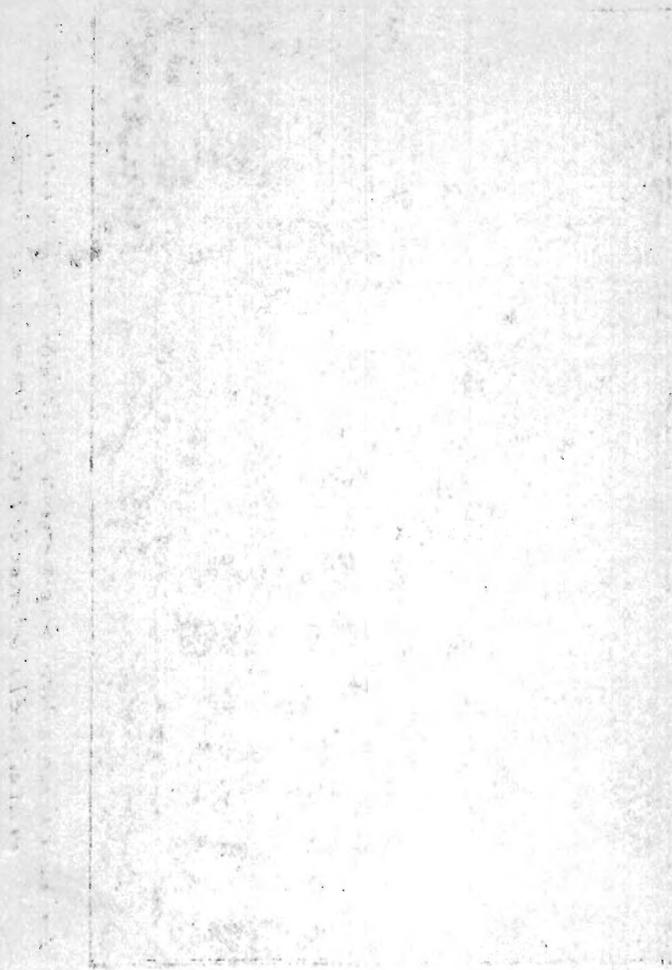
Cette détermination, s'inspirant de motifs d'ordre politique et de bien d'autres motifs encore, eut un résultat désastreux sur l'enseignement en créant la " crise du livre " . . . Aussi qu'elle ne fut pas la gêne dans ces écoles le jour où l'importation des livres français devint chose presque impossible. Les étudiants étaient " réduits à se passer de main en main des manuscrits devenus en notre pays aussi rares et aussi précieux qu'aux siècles du Moyen-Age " (Les Ursulines de Québec. T.III, page 220)

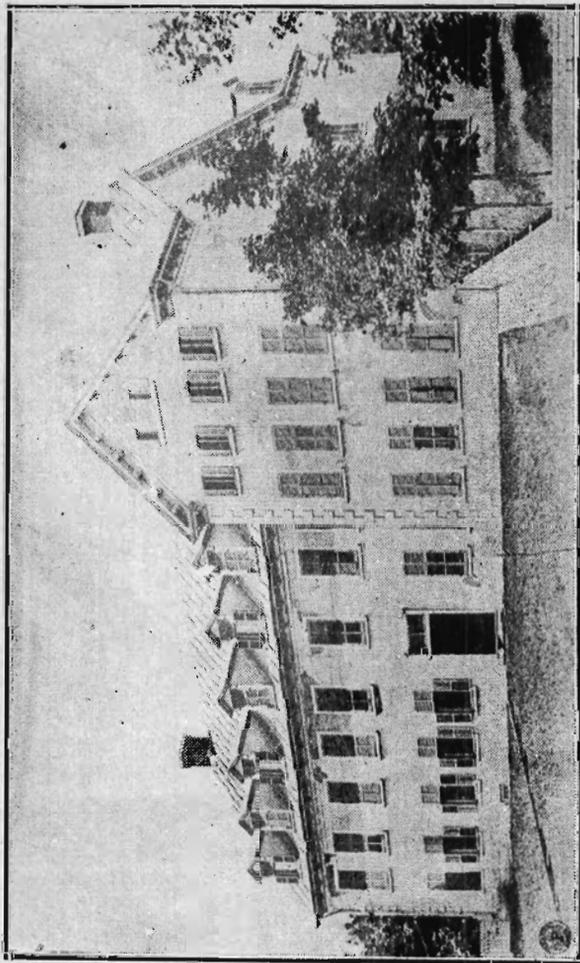
L'on a dû certainement lire dans " Les Ursulines des Trois-Rivières, t. I. p. 485 " ce qui est raconté de cette vieille grammaire française de l'externat des Ursulines : " grammaire unique et d'âge centenaire, presque enchâssée sur un pupitre au milieu de la classe où chaque élève allait à tour de rôle apprendre la leçon, mais sans toucher jamais au livre vénéré . . . le droit de tourner les pages n'appartenait qu'à la maîtresse, " et avec quelle précaution, on le suppose bien ! (Lendemain de Conquête, L. Groulx, p. 195).

On comprend que dans ces conditions l'instruction des enfants était considérablement paralysée ; et comme je le disais tout à l'heure, il ne faut pas s'étonner si le jeune Noisieux ait commencé si tard à poursuivre régulièrement ses études classiques.

Je dis régulièrement, car il est bien permis de supposer que son instruction n'avait pas été négligée jusque-là : quelques écoles primaires fonctionnaient à Québec... et il est bien possible aussi qu'il ait reçu des leçons de latin et de science comme en donnaient à cette époque difficile, et comme en ont données plus tard des prêtres et des religieux à des élèves en qui ils découvraient des talents et de belles dispositions pour l'étude.

En tous cas, en 1765, nous le trouvons au Séminaire de Québec lors de l'ouverture de ce collège. Ses parents, bien que vivant très modestement — et on le conçoit sans peine — tenaient cependant à lui assurer les avantages d'une solide instruction, du moins, considérée comme telle pour l'époque ; d'autant plus que l'enfant était très éveillé, témoignait d'un grand amour pour l'étude et manifestait tous les signes d'une vive intelligence. C'était un esprit plutôt solide que brillant : esprit positif, réaliste, servi par un jugement solide et un grand bon sens. Ses études se poursuivirent à la satisfaction de ses professeurs et de ses parents. Plusieurs succès scolaires vinrent encourager le jeune étudiant... mais, c'est dans les mathématiques, paraît-il, qu'il se distinguait davantage et pour lesquelles il avait une aptitude particulière et vraiment remarquable.





Ancienne résidence restaurée des gouverneurs des Trois-Rivières, situé sur le "Platon" où est aujourd'hui le bureau de Poste. Cette maison a été incendiée.

La Providence le préparait sans doute déjà à la mission spéciale qu'il devait accomplir plus tard, puisque par la suite, nous le verrons. ce talent lui permettra de rendre d'importants services à ses compatriotes ; car, M. Noiseux, pendant une longue période de sa vie active, sera à peu près l'homme de tout le monde. . .

Il ne sera pas seulement le prêtre pieux et zélé chargé des intérêts spirituels de toute une population ; mais encore, il en sera le chargé d'affaires ; ou bien, suivant les besoins de ses ouailles et les services requis, il deviendra arpenteur, architecte, comptable, administrateur de communautés religieuses et gérant de biens seigneuriaux. Un vrai cumulard, quoi ! . . . A cette époque, ce mot-là n'avait sans doute aucun sens odieux pour lui ; et il est bien permis de croire qu'il ne reçut pas souvent d'émoluments spéciaux pour ces différents services que sa charité et son haut sentiment du devoir pastoral lui faisaient accepter de rendre, puisqu'on ne s'en ait jamais plaint, et que l'on continua toujours de recourir à ses bons offices.

Ses études philosophiques terminées au Séminaire de Québec, François-Xavier Noiseux voyait plusieurs belles carrières s'ouvrir devant lui. Il aurait pu choisir. Ses études, son talent, sa culture générale et sa grande capacité de travail lui auraient permis de briller en chacune d'elles. . . Cependant, une seule l'attirait : la carrière ecclésiastique. Cette carrière n'était pas précisément brillante à cette époque et elle nourrissait pauvrement son homme ! Charlemagne Bracq dans son livre, "l'Evolution du Canada Français" qualifie tout simplement d'héroïque la vie du clergé canadien au lendemain de la conquête.

Cependant, depuis longtemps déjà le jeune écolier se sentait attiré par la grandeur et les beautés de la vie sacerdotale. Cette vie toute de dévouement et de sacrifices, et combien plus en ce temps-là qu'en tout autre, exerçait un attrait puissant sur une nature sensible et généreuse comme la sienne. Aussi, quand ces sentiments qui s'agitaient confusément dans son âme se précisèrent davantage à la fin de ses études classiques, le jeune homme y reconnut l'appel de Dieu et résolut d'y répondre généreusement.

Il entra au Grand Séminaire en septembre 1770 ; et après des études théologiques jugées suffisantes par ses supérieurs, il fut appelé au sacerdoce et reçut la prêtrise des mains de Mgr Briand, le 18 mai 1774. Comme le besoin de prêtres dans les campagnes se faisait vivement sentir, on le dirigea immédiatement vers le ministère paroissial pour lequel, du reste, il se sentait attiré. Il fut nommé vicaire à St-Pierre, Ile d'Orléans. St-Pierre, à cette époque, était une petite paroisse, et elle a continué de l'être jusqu'aujourd'hui, puisque l'église qui date de 1777, et qui ne mesure que 95 pieds de long par 28 de large (à travers St-Pierre, Ile d'Orléans, Mgr D. Gosselin) suffit encore aux besoins religieux de la population actuelle; mais elle avait alors le très grand honneur d'avoir comme curé un personnage distingué qui n'était rien d'autre que Louis-Philippe-Mariauchau Desglys, premier évêque canadien-français de Québec, où il a succédé à Mgr Briand.

Mgr Desglys a été cinquante-trois ans curé de St-Pierre, savoir : trente-sept ans comme simple prêtre, douze ans comme coadjuteur et quatre ans comme évêque de Québec.

On peut dire que cette paroisse où l'abbé Noiseux s'initia au ministère sacré a eu l'honneur d'être en fait le siège du diocèse de Québec.

Le bombardement et la prise de Québec en 1759, qui avaient couvert de ruines la petite capitale de la Nouvelle-France, avaient rendu inhabitable le palais épiscopal. Mgr Briand occupait deux petits appartements au Séminaire et son coadjuteur était forcément obligé de résider dans la petite paroisse où il était curé : ce que feront du reste dans la suite, pendant plusieurs années, d'autres coadjuteurs des évêques de Québec.

On comprend que pour la subsistance d'un évêque et pour lui permettre de mener un train de vie convenable à la dignité épiscopale—si modeste soit-il—et de plus garder un vicaire, les revenus de la petite paroisse de St-Pierre n'aurait pas suffi. . aussi, l'on avait décidé de prélever sur d'autres paroisses plus favorisées sous le rapport des revenus de quoi compléter cette mense épiscopale. C'est ainsi que l'Évêque de Québec, pour permettre à Mgr D'Es-glys de garder un vicaire lui avait assuré un surplus de pension de 300 minots de blé pris sur la cure de Varennes près de Longueuil. St-Pierre, elle-même, ne fournissait à cette époque que 300 minots de blé, 70 minots d'avoine et 60 minots de pois. Ce n'était pas le Klondyke, comme on le voit ! (Archives canadiennes, série B 222—2, page 34).

L'initiation au saint ministère sous la conduite d'un homme aussi distingué et d'une aussi grande expérience ne pouvait manquer d'être d'un grand profit pour une intelligence aussi ouverte que celle de l'abbé Noiseux.

C'est sans doute dans l'intimité de ce vieux prêtre qui avait été jugé digne d'être évêque, que le jeune abbé acquit cette habileté dans le maniement des affaires, et cette connaissance pratique des hommes qui lui permettront, plus tard, d'assumer de grandes responsabilités et de passer à travers des difficultés nombreuses et variées à la satisfaction de ses supérieurs ecclésiastiques, et pour la paix et le plus grand bien des paroisses qui lui étaient confiées.

D'un autre côté, l'évêque coadjuteur n'avait pas été lent à reconnaître et à apprécier la valeur intellectuelle et les aptitudes particulières de son jeune vicaire puisque, après six mois à peine de vicariat, l'abbé Noiseux était appelé à la cure de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal, avec charge de desservir en même temps la Longue-Pointe.

Toutefois, il ne resta pas longtemps à ce poste qui appartenait habituellement aux Sulpiciens, quelques mois seulement. . . Ses supérieurs, constatant déjà ses brillantes qualités d'administrateur et d'organisateur, voulurent les lui faire exercer sur un théâtre où, dans les circonstances, ces qualités étaient jugées des plus utiles et des plus nécessaires. Ils l'envoyèrent dans un de nos plus riches centres de colonisation : celui du Richelieu.

Ainsi, le 22 octobre 1775, il était nommé à la cure de Belœil.

Cette paroisse à cette époque était une assez petite localité de 650 à 700 âmes, à peu près. Les Archives Canadiennes, série B 222—2, page 34, lui donne pour l'année 1780, 500 communicants. Les revenus de la dîme se

chiffraient à 450 minots de blé, 60 minots d'avoine et 20 minots de pois. C'était en somme une petite paroisse ; mais combien riche d'avenir ! Les événements l'ont prouvé du reste, puisque déjà, dans le recensement de 1790, nous voyons que le chiffre de sa population était passé de 650 à 1702 habitants. Ainsi en quinze ans, de 1775 à 1790, Belœil avait presque triplé.

Tout en desservant Belœil, à la prospérité de laquelle il est reconnu avoir contribué comme le principal artisan, l'abbé Noiseux aura à desservir en même temps plusieurs petits postes de colons établis sur les terres nouvellement défrichées de cette riche partie de la vallée du Richelieu qui comprend aujourd'hui la plus grande partie du comté de St-Hyacinthe : postes qui donneront naissance, quelques années plus tard, à de florissantes paroisses comme Saint-Hilaire, la Présentation, St-Barnabé, St-Jean-Baptiste, et la jolie petite ville si pleine de promesses et si intéressante à suivre dans son développement : St-Hyacinthe.

*

*

*

C'était la vie de prêtre colonisateur qui commençait pour le jeune abbé Noiseux.

Mission pénible, s'il en fût, mais combien utile et glorieuse à notre race !

L'histoire devra s'écrire un jour qui racontera, d'une façon complète, le rôle bienfaisant du prêtre colonisateur dans la fondation, le développement et le progrès du pays ; et alors, les Canadiens-Français pourront lire avec

une reconnaissance profonde et une admiration qui se grandira parfois jusqu'à l'émotion, quelques-unes des plus nobles et des plus belles pages, non seulement de l'histoire du Canada, mais de l'histoire de tous les pays.

“ Profondément uni au peuple, depuis la conquête surtout, le prêtre colonisateur a travaillé constamment à l'attacher à la terre, sachant que dans la fidélité au sol se trouvait la plus sûre garantie de la survivance nationale. Comme ses émules, les moines du Moyen-Age, le curé canadien se fera défricheur et colonisateur. Il jettera en terre les germes qui s'épanouiront en une belle moisson. Il formera dans le silence les générations qui, par leur ténacité, déjoueront les plans du vainqueur et garderont fidèlement—pour toujours, espérons-le—le dépôt sacré et cher entre tous : celui de la langue et de la religion ! ” (La Colonisation dans la Province de Québec, l'abbé I. Caron, p. 285)

M. André Siegfred, dans son livre, “ Le Canada, les deux races, ” pouvait écrire avec une assurance qu'il savait ne pas être contestée : “ Sans l'appui du prêtre, nos compatriotes d'Amérique auraient sans doute été dispersés ou absorbés. ”

On a parlé souvent de “ miracle canadien ” pour qualifier ce fait historique indiscutable de notre survivance. Eh, bien ! saluons bien bas le prêtre colonisateur, le bon curé canadien, car c'est lui qui en a été l'instrument et qui l'a rendu possible,

Le prêtre et l'habitant, on ne saurait assez le dire, sont les vrais créateurs de la patrie canadienne.

La tâche que l'on confiait au jeune abbé Noisieux, prêtre depuis un an à peine, était comme bien on le pense des plus ardues ; mais ce qui la rendait encore plus difficile, c'était bien la grande pénurie de prêtres où l'on se trouvait. Le nouveau curé de Belœil ne pouvait compter, du moins dans les premières années, sur le secours d'aucun confrère. Sur les 181 prêtres qu'il y avait au pays lors de la Cession, plusieurs étaient morts et d'autres étaient retournés en France. En juillet 1766, il n'en restait que 138. Puis la fermeture du Séminaire de Québec pendant dix années avait tari le recrutement sacerdotal, de sorte que, de 1775 à 1806 plusieurs curés avaient à desservir en même temps deux ou trois paroisses à la fois. Ainsi, par exemple, le curé Truteau, de Kamouraska, avait à parcourir le territoire qui s'étend de la Rivière Ouelle à l'Île Verte ; M. Verreau avait charge de toute la Beauce ; M. Hot desservait Champlain, Batiscau et Ste-Geneviève ; M. Brassard, Nicolet et La Baie du Fèvre ; le curé des Trois-Rivières desservira en même temps jusqu'en 1807, le Cap de la Madeleine et La Pointe du Lac ; de plus il aura à confesser les Indiens de Bécancour et des Cheneaux ; et, parfois même, l'on viendra le chercher pour la paroisse de Champlain. L'abbé Noisieux avait lui-même à parcourir un territoire qui s'étendait jusqu'à une quinzaine de lieues de profondeur ; et ce qui venait encore compliquer les difficultés d'un ministère déjà harassant, c'était l'absence de bons chemins, le manque absolu de voies carrossables.

Ce ne sera qu'à la session de 1796, que la Chambre d'Assemblée votera une loi pour la confection des routes et la construction des ponts ; jusqu'à ce moment là, les

prêtres missionnaires s'en tiraient comme ils le pouvaient pour assurer à leurs ouailles, disséminées parfois sur d'assez longues distances, les secours religieux. Mais le curé de Belœil était jeune, robuste, plein de zèle. . . il s'attela généreusement à la lourde tâche. Le travail ne l'effrayait pas, ni les difficultés ne le rebutaient. Pendant plusieurs années il mènera rondement cette rude besogne si nécessaire aux âmes, si utile à la patrie. . .

Cependant, l'afflux des colons qui se précipitaient sur les riches terres de la vallée du Richelieu augmenta en peu de temps la population de cette région. Les petits postes devinrent bientôt des paroisses ; et alors, le curé de Belœil fut obligé de se confiner de plus en plus à la seule administration de sa cure. Toutefois, avec sa paroisse il desservit, quelques années encore, la mission de St-Hyacinthe connue autrefois sous le nom de " le petit Maska ". L'abbé Noiseux est considéré comme le fondateur de Saint-Hyacinthe. C'est l'opinion émise par Benjamin Suite, dans son Histoire des Canadiens-français, et celle d'un ancien curé du diocèse de St-Hyacinthe, M. l'abbé Desnoyers. En 1780-1781, M. Noiseux fit construire, à la *Cascade*, la première église en bois ainsi que le presbytère. La *Cascade* était cet endroit qui, avec le *Rapide Plat*, devint la ville de St-Hyacinthe. Je cite ce dernier détail sur la foi d'une tradition respectable et assez appuyée. . . je n'y insiste pas autrement. Dans sa paroisse de Belœil, l'abbé Noiseux fait bâtir le première église en pierre : et, en même temps, il s'occupe activement de la fondation des deux florissantes paroisses de Saint-Jean-Baptiste et de St-Hilaire de Rouville. Dans cette dernière entreprise, il

reçut un support substantiel et une aide efficace de l'honorable Melchior Hertel de Rouville, qui demeurait à Chambly. (Histoire des Ursulines des 3-Rivières, t. II.)

A travers toutes ces besognes un peu disparates qui venaient ainsi se greffer sur ses fonctions curiales régulières, l'abbé Noiseux trouvait encore moyen, pour rendre service, par esprit de charité, et aussi pour assurer à ses œuvres de hautes protections, de prendre la gestion d'affaires purement matérielles. C'est ainsi qu'il se fit l'agent de la seigneurie de St-Hyacinthe et que de 1781 à 1796, il concéda des terres dans leurs fiefs respectifs pour l'honorable B.-O. Hertel, juge du Banc du Roi pour le district de Montréal, et pour Dame J.-H.-S. Delorme. Cette dernière abandonna l'administration de son fief, en 1783, à son neveu Jean Dessauls, père du vénérable sénateur Casimir Dessauls, mort centenaire, à St-Hyacinthe, en avril dernier (1930).

L'on a toujours été unanime à rendre à l'abbé Noiseux ce témoignage que, dans toutes les affaires dont il eut à s'occuper, il a toujours fait preuve de prudence, de méthode, d'esprit de suite, d'ordre et d'une parfaite honnêteté comme d'une irréprochable loyauté envers les personnes.

On comprend que des talents aussi variés, unis, par ailleurs, à une solide piété et à un grand zèle pour le bien des âmes, durent attirer l'attention des supérieurs ecclésiastiques sur ce prêtre distingué.

En effet, en 1793, il fut nommé Vicaire Général de Québec pour tout le district de Richelieu. C'était une magnifique reconnaissance des services rendus, un hommage délicat à ses talents, une marque de haute confiance de son évêque.

Le grand vicariat était sans doute une charge assez onéreuse à cette époque : à cause de l'éloignement de l'administration diocésaine, des difficultés de communiquer avec l'autorité centrale et des nombreuses questions dont le règlement immédiat lui échéait ; mais aussi le titulaire de cette position était regardé comme un personnage ecclésiastique considérable : c'était un véritable évêque coadjuteur, moins les pouvoirs d'ordre.

Le 29 avril 1793, l'abbé Noiseux avait obtenu le démembrement de sa paroisse dont la population avait augmenté considérablement. Il pouvait alors espérer vivre en paix, couler des jours heureux, se reposer des fatigues de ses missions laborieuses d'autrefois dans une paroisse devenue moins peuplée et au milieu de braves gens qui le respectaient, le vénéraient et l'aimaient comme un père. C'était bien là son plus cher désir... mais la Providence, dont les desseins mystérieux échappent à toutes nos investigations, en avait décidé autrement. Elle l'appela à la cure des Trois-Rivières.

*

* * *

Je n'ai pu trouver à l'archevêché de Québec ni dans les archives de Belœil aucune lettre de l'évêque décidant ce changement et en indiquant les motifs. Peut-être la trouverons-nous quelque jour ? Je ne sais.... Je n'ai pu trouver que ce billet laconique de Mgr Hubert à M. Noiseux, en date du 20 septembre 1796 : " Vous voudrez bien vous mettre en route pour les Trois-Rivières aussitôt que possible afin que M. de Sabrevois puisse, de son côté, se rendre à Lachenaie, lieu de sa destination ".

En tous cas, il est bien permis de supposer que ce changement ne s'est pas fait, chez M. Noiseux, sans un bien douloureux sacrifice de sa part. Il est très humain de le penser et de le croire.

Cette paroisse de Belœil avait eu en quelque sorte les prémices de son ministère..... il y avait passé vingt-et-une des plus belles années de sa vie, et des plus remplies. Il s'était identifié à cette population qu'il avait vu grandir et se renouveler. Il aimait sa paroisse et ses paroissiens et il en était aimé.

Ah ! il songera souvent, et avec mélancolie, à cette jolie campagne de Belœil ; à ces belles montagnes qui barraient l'horizon du côté du fleuve et à cette charmante rivière Richelieu aux eaux vertes et tranquilles ! Belœil restera toujours chère à son cœur ; et ce sentiment, il le manifestera jusque sur son lit de mort. C'est ainsi qu'il a voulu que le service du trentième jour après son décès fut chanté à Belœil et qu'on y distribuât 25 livres, de la monnaie du temps, aux pauvres de la paroisse (Les Ursulines des 3-R., t. II, p. 23).

*

* *

Maintenant, pourquoi ce changement ? M. de Sabrevois était nommé depuis peu à la cure des Trois-Rivières. Il était jeune, trente ans à peine, actif, intelligent. Il aurait pu, il semble, fournir une longue carrière auprès des trifluviens... Et ce changement étant décidé, pourquoi l'évêque de Québec a-t-il jeté les yeux sur l'abbé Noiseux de préférence à un autre pour la cure des Trois-Rivières ?

Nous ne le saurons jamais de façon précise car les documents à ce sujet nous font défaut absolument. Cependant, si nous ne les connaissons pas, nous pouvons bien soupçonner les motifs de l'évêque par les difficultés du temps — un des plus difficiles de l'histoire canadienne — par l'état d'esprit de la population de cette époque et par les idées qui s'y propageaient.

Immédiatement après la conquête, les évêques de Québec, avec une connaissance admirable — qui n'a pas toujours été comprise et appréciée — des besoins du temps, s'étaient attachés courageusement à l'œuvre de la pacification des esprits et des cœurs. Ils consacrèrent tous leurs efforts à adoucir les premiers contacts d'un peuple, vaincu et ulcéré par la défaite, avec des vainqueurs naturellement enivrés par leur victoire. Ils s'attachèrent avec persévérance à adapter la population canadienne-française au nouveau régime et à la maintenir dans la loyauté au nouveau souverain. Il va sans dire que cela ne se faisait pas tout seul. . . !

Ils éprouvèrent de bien grandes difficultés : de la part des autorités anglaises, d'abord, qui rêvèrent toujours, depuis Murray jusqu'à Craig, de détruire la religion catholique et de protestantiser les Canadiens-Français; puis de la part d'émissaires du gouvernement révolutionnaire français, entre autres le fameux Genest (1) et son comparse Adet, lesquels d'ailleurs étaient encouragés par le jeune gouvernement américain à soulever les populations de nos cam-

(1) Ce Genest était le Frère de Mme Campan, dame d'honneur de Marie-Antoinette. A cause de sa sœur il obtint de la reine plusieurs postes diplomatiques. A la Révolution, il passa du côté des Jacobins, et il devint ambassadeur de la Convention aux Etats-Unis. Washington qui le détestait obtint son rappel. C'était un triste sire.

pagnes et les révolter contre l'autorité de Sa Majesté britannique. Ensuite le niveau moral de la population avait fléchi, et cela se comprend après tant de guerres, tant d'événements et tant d'épreuves de toutes sortes ; cela était dû en grande partie à la pénurie des prêtres, à la mauvaise littérature voltairienne et jacobine que le gouvernement anglais lui-même laissait volontiers circuler en grande quantité au pays comme un dissolvant moral puissant, et qui fit que la classe instruite, qui devait donner le ton et sur laquelle se modelait le peuple, était devenue passablement irrégieuse, et en certaines circonstances fortement hostile aux directions ecclésiastiques. Et puis... il faut bien en convenir aussi—et ce n'a pas été un des moindres maux de l'époque—de douloureuses défections s'étaient produites dans le clergé quelques années auparavant, défections dont le souvenir n'était pas encore disparu des mémoires.

“ A peine était-on remis de la folle équipée du Jésuite Roubeau ” dont Murray avait voulu faire, quelque temps, son homme de confiance, qu'un récollet, le Père Veyssière, qui avait déjà fait du ministère aux Trois-Rivières, jette son froc aux orties, abjure publiquement à Québec, se marie et revient aux Trois-Rivières comme ministre protestant. Vers le même temps, un récollet, le Père Houdin s'affiche comme chapelain d'un régiment anglais et protestant. (Voir L. Groulx, “Lendemain de Conquête”, p. 227).

Toutes ces choses, comme bien on le pense, ne s'étaient pas passées sans semer dans quelques âmes faibles et de peu de foi des fervents d'irréligion et de prévention contre l'Église catholique, ses dogmes et ses ministres...

Le scandale de ces défections avait été trop grand au sein de la population pour ne pas aggraver davantage les difficultés que rencontraient déjà par ailleurs, sur d'autres côtés, l'évêque et les curés dans le gouvernement des âmes et dans l'administration des paroisses.

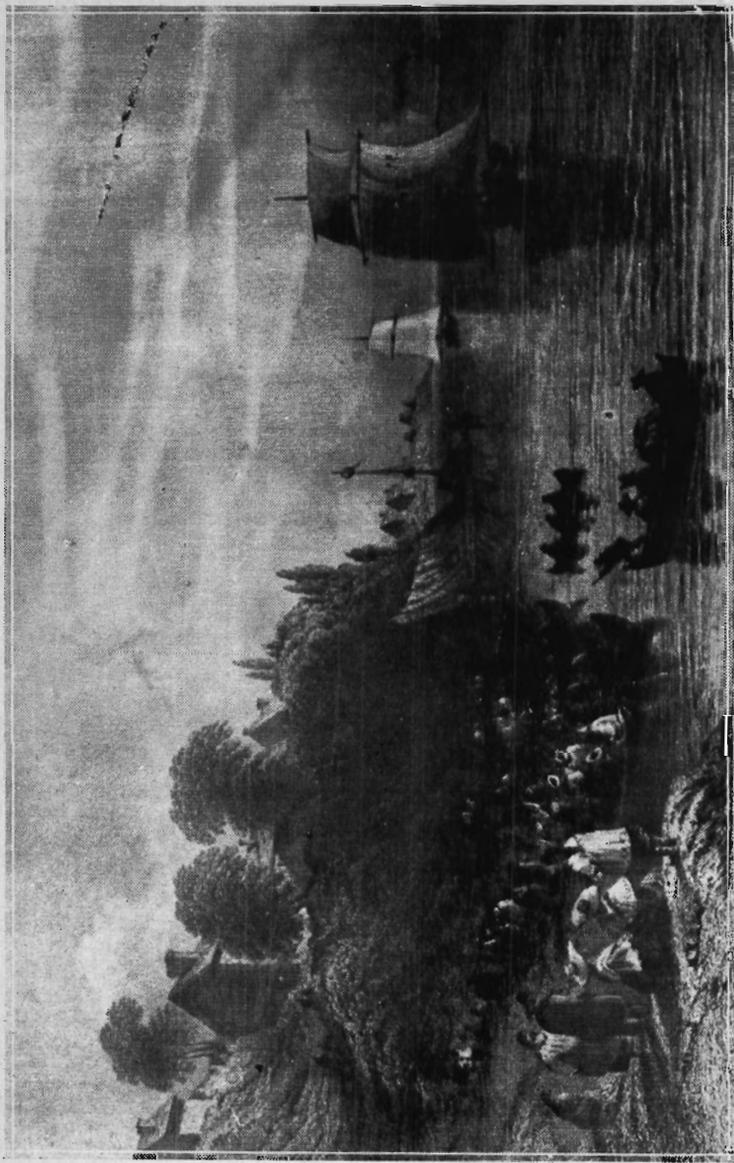
Il fallait dans un poste comme Trois-Rivières, poste important par son gouvernement militaire, (1) sa cour de Justice et sa classe instruite, un homme d'une grande expérience des affaires, des hommes et de son temps ; un homme de conseil et de jugement, diplomate mais ferme à la fois ; et surtout, d'une vertu à l'abri de tout reproche.

Il fallait principalement, avec toutes ces qualités, un homme dans les idées de l'évêque et imbu de son esprit. Mgr Hubert crut le trouver dans le curé de Belœil, et il l'appela à la desserte des Trois-Rivières. . . .

Ce qui a peut-être précipité ce changement, décidé sans doute depuis quelque temps déjà dans l'esprit de l'évêque, c'est probablement la petite rivalité qui s'était élevée entre M. de St-Marc, chapelain des Ursulines, et M. de-Sabrevois, curé de la paroisse : querelle futile en soi et presque ridicule, dont il ne valait pas la peine de s'occuper, et qui serait tombée d'elle-même avec un peu de calme réflexion si elle n'était malheureusement passée dans le public où elle commençait déjà à déclancher un petit scandale dont les ennemis de l'Eglise se tenaient déjà prêts à profiter. Après ce que j'ai dit plus haut du scandale des défections cléricales, l'on n'avait certainement pas besoin de celui-là !

(1) Le gouvernement des Trois-Rivières avait juridiction depuis Yamas-ka jusqu'à St-Pierre les Becquets, sur la rive sud ; et de Maskinongé jusqu'à Ste-Anne de la Pérade, sur la rive nord.

— LE PORT DES TROIS-RIVIERES —



Ce qu'il était vers 1880.

Ce qui laisse d'autant plus supposer que c'est bien cela qui a hâté la nomination de M. Noiseux aux Trois-Rivières, c'est que, à peine avait-il pris possession de sa cure qu'il s'empresse, sur recommandation évidemment, de faire une enquête sur ce différend entre M. de St-Marc et M. de Sabrevois ; et ainsi, dès le 11 octobre 1796, quelques jours seulement après son arrivée, il écrivait à Mgr Hubert : " Je crois M. de St-Marc un bon prêtre, de bonnes mœurs et de saine doctrine..... cette rivalité entre M. de St-Marc et M. de Sabrevois est malheureuse et repose sur des petitessees ".

En tout cas, quoiqu'il en soit des motifs qui ont pu déterminer la nomination à la cure des Trois-Rivières de l'abbé F. X. Noiseux ; celui-ci, à la fin de septembre 1796, arrivait en notre ville et M. de Sabrevois partait pour Lachenaie, où il devait y mourir sept années plus tard.

*

*

*

Trois-Rivières, en cette année de 1796, était une petite localité si l'on se place du seul point de vue de sa population : un peu plus de 1200 âmes ; et sous ce rapport, elle était inférieure à la Rivière du Loup et à Yamachiche qui dépassaient toutes deux 1600 âmes ; mais elle était le centre d'un grand district. Elle était, comme je l'ai dit, le siège d'un gouvernement militaire et possédait une cour de Justice. Pour les fins religieuses, éducationnelles et charitables, elle était le siège d'un Grand Vicariat, elle possédait un couvent pour l'éducation des jeunes filles, plusieurs écoles pour garçons et un hôpital, le seul pour tout le district. De plus, elle était un centre d'affaires assez

considérable. En un mot, c'était aux Trois-Rivières que se transigeaient toutes les affaires importantes du district : militaires, civiles et religieuses.

Le gros de sa population se tenait groupé autour de l'ancien Platon et de l'église paroissiale. Les habitations n'allaient pas beaucoup plus loin qu'à la rue Ste-Geneviève, au nord ; à la rue Ste-Hélène (aujourd'hui Ste-Cécile) à l'est ; et à l'ouest, aux rues St-Claude (aujourd'hui Saint-Olivier) et St-Georges. Toutefois la rue St-Georges n'était habitée par trois ou quatre maisons que de la rue Notre-Dame à la rue Royale. (1)

Quelques années plus tard, l'on ouvrira la rue St-Denis.

Au-delà de ces rues, en gagnant les côteaux et le St-Maurice, c'étaient des jardins et des terres en culture ou boisées.

*

*

*

C'est une vérité admise en bonne et honnête critique historique que si l'on veut porter un jugement sain sur un homme public, sur sa valeur, ses mérites et sur ses œuvres, il faut d'abord le bien situer dans son époque ; reconstituer en quelque sorte le cadre où se sont exercées ses activités ; faire connaître l'état moral, intellectuel et matériel de la population au milieu de laquelle il a vécu ; les événements heureux ou malheureux qui se sont passés : événements qu'il a pu subir comme les autres ou qu'il a dirigés peut-être, mais qui, en tout cas, ont pu orienter la direction de sa pensée, influencer et déterminer quelques-uns de ses actes. On ne pourrait le comprendre sans cela.

(1) De la rue St-Georges commençait la " Commune ".

C'est ce que je ferai au sujet de l'abbé Noiseux, en quelques mots, du reste, pour n'être pas entraîné trop loin.

Je ne crois pas me tromper en affirmant—et je le fais après d'autres—que l'époque où l'abbé F.-X. Noiseux a exercé le ministère ecclésiastique aux Trois-Rivières a été une des plus difficiles et des plus troublées de notre vie nationale. Qu'il me suffise d'énumérer seulement, sans les commenter, les principaux événements qui se sont déroulés dans notre province et dans notre district durant ce temps.

D'abord, la mise à exécution de la nouvelle constitution politique connue sous le nom de l'Acte de Québec de 1791 ; la longue lutte pour la reconnaissance officielle de l'évêque catholique de Québec ; l'établissement de " l'Institution Royale ", système scolaire qui avait pour but, dans l'esprit de ses auteurs, d'angliciser et de protestantiser les canadiens-français ; les troubles suscités dans le pays par l'administration Craig et qui atteignirent leur apogée, le 16 mars 1810, par la saisie du journal le " Canadien " et l'arrestation des députés canadiens-français : MM. Bédard, Taschereau, Blanchet et Borgia ; les difficultés soulevées par l'administration anglaise au sujet de la nomination aux cures et de l'érection canonique des paroisses catholiques ; l'affaire du démembrement de St-Grégoire et le procès du curé Bertrand de St-Léon avec un de ses paroissiens—affaires qui eurent un écho jusqu'à la Chambre d'Assemblée ; l'élection d'Ezéchiel Hart comme député de Trois-Rivières et le refus de l'Assemblée Législative de le laisser siéger ; l'application de la nouvelle loi de milice de 1812 ; et enfin, la guerre avec les Etats-Unis et une nouvelle invasion américaine.

Tous ces faits agitaient violemment les esprits, entretenaient le malaise dans le pays et faisaient naître des causes fréquentes de friction entre l'élément anglais, vainqueur et volontiers arrogant, et l'élément canadien-français déflant, travaillé en sous-mains, et encore peu habitué au nouveau régime.

On comprend que pendant cette période de troubles et d'agitations de toutes sortes qui s'étend de 1790 à 1840, le rôle du curé canadien n'était pas des plus faciles à remplir... d'autant plus que certaines attitudes que lui commandait son ministère, la nature des événements et le bien général de la population, n'étaient pas toujours bien comprises et appréciées même, parfois, par les fidèles et des confrères... Comme l'on dit généralement : " ce n'était pas rose " !

C'est ici que l'abbé Noiseux eut une excellente occasion de déployer les dons magnifiques qu'il avait reçu de la Providence. Par son zèle pour le salut des âmes, par l'intérêt continuel qu'il portait au bien matériel de sa paroisse : payant parfois de sa personne et souvent de sa bourse ; par sa prudence et son tact, il a largement contribué à maintenir la population trifluvienne dans la paix et dans la loyauté aux institutions britanniques ; nous évitant ici, ces échauffourées inutiles et dangereuses comme il s'en est produit à Québec, à Charlesbourg, à Lorette et à Montréal. Il s'est préoccupé constamment à adoucir les rapports entre Anglais et Canadiens-Français, et à éviter les causes de friction entre eux en créant dans leur esprit une meilleure compréhension des uns et des autres.

On peut lui rendre ce témoignage bien mérité que pendant tout le temps de son ministère aux Trois-Rivières, il a été écouté, aimé de ses paroissiens et respecté de tous les citoyens en général. C'est grâce à son tact, à sa prudence, à sa connaissance des hommes, il n'y a pas à en douter, s'il ne connut jamais les ennuis et les difficultés avec ses paroissiens comme son successeur immédiat, M. Orfroy, et après lui M. Cadioux, en auront à supporter plus tard, et qui les forceront tous deux de quitter la cure des Trois-Rivières.

Mgr Plessis, qui n'était pas d'ordinaire prodigue de compliments, lui rendra cependant un excellent témoignage de la sagesse de sa conduite en lui disant dans la lettre par laquelle il lui renouvelait son mandat de Grand Vicaire. " Avec la présente vous recevrez de nouvelles lettres de Grand Vicaire. La confiance avec laquelle je vous les adresse m'assure d'avance que vous *continuerez* de remplir cette fonction avec autant de *vigilance* et de *sagesse* que vous l'avez fait précédemment pour l'honneur de Dieu et la gloire de son Eglise ". Cet éloge qui lui était adressé comme Grand Vicaire s'adressait aussi également à son rôle de curé puisque l'abbé Noiseux exerçait ces deux fonctions simultanément, à la satisfaction de tous les intéressés.

*

*

*

En arrivant dans la cité trifluvienne, M. Noiseux apportait pour le bénéfice de ses nouveaux paroissiens une grande expérience des hommes et des affaires, le zèle, la piété et les qualités d'administrateur qu'il avait déployées

dans les différents postes qu'il avait occupés jusqu'à ce moment. Entrant de cœur et d'âme dans ses nouvelles fonctions, il se mit courageusement à la besogne... et Dieu sait si elle lui manqua jamais !

Quelquefois, cette besogne était réellement écrasante. Mgr Plessis, qui aimait parfois à taquiner M. Noiseux, lui écrivait un jour en réponse aux pressantes demandes de secours que lui faisait son Grand Vicairé : " Nous approchons la fin d'Août, et il (M. de Calonne) ne paraît pas encore. En attendant tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, tant pour les Religieuses que pour les trois cures qui réunies ensemble *en feraient à peine une nombreuse* ".. Et une autre fois : " Quant à un vicairé, n'en attendez point. Je suis hors d'état de vous en donner. Les sujets sont trop rares. M. Boudreau, s'il se rétablit, aura besoin d'une place moins laborieuse. Et puis vous avez (ne vous en fâchez pas) mauvaise *réputation* pour les vicaires. Ils disent tous que vous les faites trop travailler et qu'excepté que vous *confessez* environ les *deux tiers de la paroisse*, tout le reste de la besogne est pour eux, sans que vous y touchiez du bout du doigt. C'est le rapport uniforme de tous ceux qui ont vicarié chez vous. Voilà qui n'est pas engageant, quand même il resterait de jeunes prêtres à ma disposition...."

A cela, M. Noiseux répondit à Mgr Plessis par cette lettre où il explique la rude besogne à laquelle il avait à faire face : " Votre Grandeur expose que les trois paroisses que nous desservons ne feraient qu'une grande paroisse. Je veux le croire, si les 1500 communicants

qu'elles contiennent étaient tous dans une seule paroisse et qu'il n'y eût qu'une seule église à desservir. Mais les services de trois églises, différents intérêts, différentes fabriques ne sont pas la même chose, il s'en faut de beaucoup. D'ailleurs, les affaires du District comme Vicaire Général ne sont pas comptées pour rien. A tout cela j'y suis brisé et fait par un assez long usage. Mais pour les Religieuses et la desserte de leur maison je ne puis m'y faire Mon Vicaire fait bien ce qu'il peut, mais on n'aime pas ici à changer de confesseur, on ne va se confesser à M. Boudreau que quand j'ai trop de foule. D'ailleurs, les personnes que je confesse, si elles tombent malades, me demandent préférablement à celui qui n'a pas coutume de les confesser.

Plus de 80 familles sauvages tant de Bécancourt que des Cheneaux n'ont que moi pour les instruire et les confesser et bien du monde des autres paroisses viennent souvent à moi..."

A plusieurs reprises les habitants de Champlain et du Cap de la Madeleine après s'être adressés en vain à M. Noiseux, se plaignirent à l'évêque de n'avoir que 10 ou 12 messes par année, et d'être obligés souvent de faire jusqu'à quatre lieues pour accomplir leurs devoirs religieux... (Archives de l'Evêché des Trois-Rivières.)

Mais l'évêque était à court de prêtres, et force était bien au curé des Trois-Rivières, comme Mgr Plessis le lui disait, de s'en *tirer* comme il le pouvait.

* * *

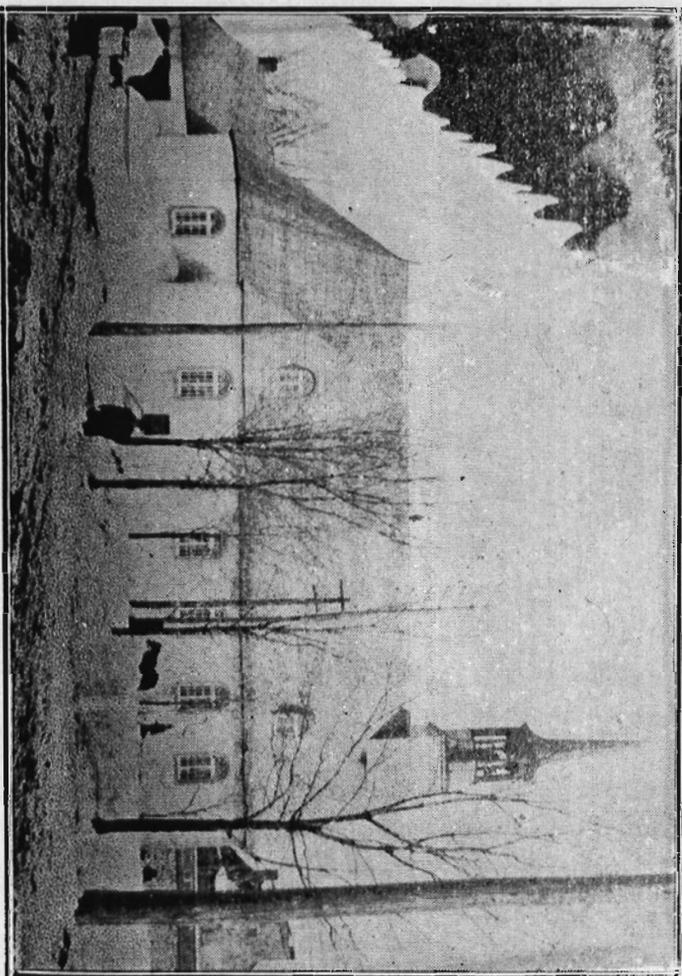
Peu de temps après son arrivée en notre ville, M.

Noiseux chercha à bien connaître sa paroisse et les besoins de ses paroissiens. Ceux-ci ne tardèrent pas à apprécier et aimer leur nouveau curé et à voir tomber rapidement, une à une, les préventions qu'ils avaient entretenues à son sujet lors de son arrivée ici. Une petite coterie assez remuante : des gens qui en tenaient encore peut-être à l'ancien curé, M. de Sabrevois, ou qui agissaient peut-être aussi pour d'autres motifs, avaient décidé parait-il,—comme protestation sans doute contre cette nomination—de ne pas permettre que l'on sonnât les cloches lors de l'arrivée de M. Noiseux, comme c'était la coutume dans le temps, à l'arrivée d'un nouveau curé dans la paroisse. C'était plutôt mesquin...!

Mais lorsque les trifluviens eurent mieux connu leur nouveau curé, ces préventions disparurent rapidement, et firent place au respect et à l'affection. M. Noiseux, était très dévoué, actif, confesseur très recherché, assidu auprès des malades quand le lui permettaient ses nombreux déplacements, et toujours bon et charitable pour les pauvres.

L'on ne m'en voudra pas de résumer ici, ce petit incident comique, que raconte l'annaliste du couvent des Ursulines (Les Ursulines des T. R., t. II)

Une femme de peine était venue accomplir un travail quelconque chez M. le Grand Vicaire dans sa maison de la rue St-Pierre. Apercevant deux jolis souliers neufs avec boucles d'argent, elle sentit la convoitise lui monter au cœur et s'empara des belles chaussures. Mais prise de



Eglise paroissiale incendiée en 1908. M. le curé Noisseuil avait fait construire la sacristie et refaire le clocher.

remords, elle demanda à M. Noiseux de l'entendre en confession, pour lui avouer sa faute. C'est elle qui racontait cela.

— Mon père, lui dit-elle, tout au commencement, voulez-vous des chaussures... toute neuves ?

— Moi ? mais je n'en ai pas besoin, qu'est-ce que j'en ferais ?

— Mais, c'est que je les ai volées...

— Eh ! bien, remettez-les à son propriétaire.

— Je les lui ai offertes et il n'en a pas voulu.

— Alors, gardez-les pour vous.

Ce n'est que lorsque M. Noiseux voulut mettre ses souliers neufs, qu'il comprit le *tour* qu'on lui avait joué. Il ne s'en formalisa pas, mais il riait de grand cœur quand on lui rapportait cet incident que la servante avait ébruité en ville après son pardon.

*

*

*

Son tact irréprochable le tenait éloigné de toutes les coteries, de toutes les intrigues ; et toujours, il s'est appliqué à maintenir des relations correctes, sinon toujours cordiales, entre les différents éléments dont se composait la population de la ville.

Il portait un vif intérêt aux choses de l'éducation, comme le témoigne la grande sollicitude dont il n'a cessé d'entourer les Ursulines et leur œuvre ; et cela, jusqu'à la fin de sa vie. Il avait la parole facile et prêchait bien, sinon avec une grande éloquence. Son chant était moins

irréprochable, paraît-il, et plutôt en dessous de la note juste... Il serait intéressant de savoir ce que valait la chorale de son église, à cette époque, et sous sa direction....!

Il fit faire d'importants travaux à l'église paroissiale. Ainsi, dès son arrivée, il fit refaire en neuf le clocher ; et en 1805, il fit construire une nouvelle sacristie de 24 pieds par 30.

Il s'occupa également de donner de l'éclat au culte divin en renouvelant la lingerie de l'église et les ornements sacrés. Il acheta un ostensor, un ciboire et un beau calice d'argent massif qui datait de 1748. Si je ne me trompe, ces vases sacrés, précieux également par leur antiquité, existent encore et sont en usage à l'église de St-Philippe qui en a hérité après l'incendie de 1908.

Pendant les seize années de son ministère comme curé, il occupa évidemment le presbytère, qui était une longue construction en bois, à un étage et à long toit pointu, construit en 1783 sur un emplacement qui avait été fixé et mesuré par Modeste Pratte, arpenteur. Ce presbytère était situé au pied du " Platon ", à l'endroit où stationnent actuellement des autobus, vis-à-vis le monument des braves. Il faisait face à la porte du cimetière à côté de l'église paroissiale. Je ne sais ce qu'il valait au point de vue du confort ; mais, extérieurement, c'était une belle " grange " peinte en rouge, avec portes, fenêtres et quelques lucarnes.

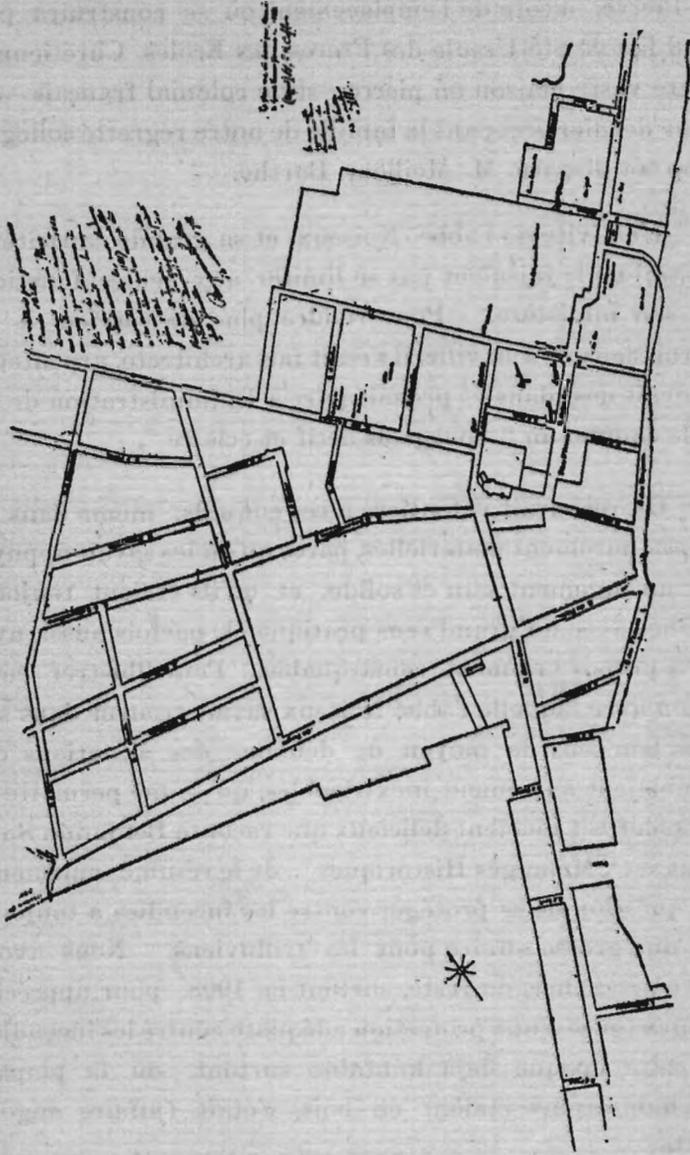
Plus tard, quand l'abbé Noiseux eut résigné ses fonctions de curé, il se fit construire une maison sur la rue

St-Pierre, à côté de l'emplacement où se construira plus tard l'école Ste-Ursule des Frères des Ecoles Chrétiennes. Cette vaste maison en pierre—style colonial français—eut pour dernier occupant la famille de notre regretté collègue, trop tôt disparu, M. Meilleur Barthe.

L'activité de l'abbé Noiseux et sa grande capacité de travail ne le faisaient pas se limiter aux seules fonctions de son ministère. Pour rendre plus de services à ses paroissiens et à la ville, il s'était fait architecte, arpenteur ; il levait des plans et prenait part à l'administration de la ville comme un " bourgeois actif et éclairé ".

On recourait volontiers à ses conseils, même dans les choses purement matérielles, parce qu'on les savait appuyés sur un jugement sain et solide, et qu'ils étaient toujours donnés avec un grand sens pratique et, parfois aussi, avec un à-propos vraiment remarquable. Pour illustrer cette façon avec laquelle l'abbé Noiseux savait trouver dans son gros bon sens le moyen de dénouer des situations qui semblaient autrement inextricables, qu'on me permette de rappeler cet incident délicieux que raconte Benjamin Sulte dans ses " Mélanges Historiques ". Je le résume seulement : La question de se protéger contre les incendies a toujours été une grosse affaire pour les trifluviens. Nous avons payé assez cher, du reste, surtout en 1908, pour apprécier l'importance d'une protection adéquate contre les incendies. A cette époque déjà lointaine surtout, où la plupart des habitations étaient en bois, c'était l'affaire angossante...!

— PLAN DES TROIS-RIVIERES —



Ce plan dont l'original est conservé au monastère des Ursulines a été exécuté vers 1820 par M. le G. V. Noisieux.

L'abbé Noiseux et le juge Descheneaux avaient voulu assurer à la ville un service de protection contre le feu. Après bien des démarches et des tractations de toutes sortes ; et avec les soixante louis que l'on avait recueillis à cette fin d'une souscription publique, l'on avait fait faire à Québec deux douzaines de seaux de cuir. Les bienheureux seaux venaient justement d'arriver en " bon ordre et condition ". Grande émotion dans la ville ! " Les *siaux* " sont arrivés..... " Avez-vous vu les " *siaux* " ? Une foule nombreuse se réunit le soir au Palais de Justice, près de l'église anglicane actuelle, pour entendre des explications sur cet événement. " C'était, dit Benjamin Sulte, avec une pointe de raillerie, la classe influente, l'aristocratie de l'intelligence et de la richesse ". 'On voyait aux premiers rangs, M. le Grand Vicaire Noiseux qui fut nommé président, le révérend Jehosaph Mountain, neveu du Lord évêque de Québec, les chevaliers de Niverville et de Tonancourt, MM. J. B. Badeaux, Robert Brydon, René Kimber, Modeste Pratte, J. Androbus, J. Doucet, etc. etc. " En plein élan d'enthousiasme, continue notre chroniqueur, tandis que les votes de remerciements pleuvaient sur les heureux membres du comité chargés de faire cet achat, quelqu'un s'avisait de demander la charge de " garde des seaux " et, en cette qualité, de les transférer dans son domicile.

" Une prétention en attire une autre, au bout de dix minutes, chacun s'en mêlant pour son compte, l'assemblée tournait au tumulte, faute d'arriver à une solution qui satisfît tout le monde."

(1) Dans quelques-uns de ses inventaires le notaire Jos. Badeaux a écrit " sciots ". D'autrefois, il l'écrivait correctement. Il écrivait sans doute ce mot comme on le prononçait devant lui.

“ Alors, l'abbé Noiseux, trancha la difficulté en offrant, devinez quoi ?.....de déposer tout simplement les seaux dans l'église. Qui fut dit fut fait, et sur le champ la discorde s'éloigna sans tambour ni trompette ”. Ainsi, grâce à la suggestion pratique de l'abbé Noiseux, l'église qui est d'ordinaire la maison de Dieu, fut de plus, ce soir-là, la “ station de feu ” !

*

*

*

Je ne puis, évidemment, signaler toutes les menues affaires dont se compose habituellement le ministère curial ; mais il est bien difficile de ne pas mentionner celle qui a occupé le plus intensément et le plus longuement l'attention de M. Noiseux : je veux dire le couvent des Ursulines et son œuvre d'éducation.

Le couvent des Ursulines était la seule grande maison d'éducation pour les filles qu'il y avait entre Québec et Montréal. Quelques élèves lui venaient même de la rive sud. De plus, les religieuses dirigeaient un externat assez important et avaient charge d'un hôpital.

Comprenant toute l'importance d'une telle institution, à cette époque où les grandes écoles étaient rares, (1) surtout les écoles de garçons, et où il fallait mettre nos gens en mesure de figurer avec les nouveaux venus que le régime anglais avait attirés en notre pays, et pour être capable de réfuter, autrement que par des paroles, les reproches d'ignorance que ne cessait d'adresser aux canadiens-français le Lord évêque Mountain de Québec, l'abbé Noiseux

(1) La Capitulation avait confirmé dans leurs constitutions et privilèges les communautés de filles, mais avait réservé à la décision du Roi le sort des communautés d'hommes. Et la décision du Roi était de ne pas multiplier les communautés d'hommes.

ne cessait de porter le plus vif intérêt à cette maison et de l'entourer de la plus constante et de la plus vive sollicitude. Aussi lorsque, le 2 octobre 1806, l'incendie détruisit le couvent, le curé éprouva-t-il un des plus grands chagrins de sa vie. Si grande était cette épreuve d'ailleurs, qu'elle fut considérée comme un désastre national. De suite, dans un mandement adressé à tout son diocèse, Mgr Plessis recommande des souscriptions publiques en faveur de la prompte restauration du couvent des Trois-Rivières.

Le peuple comprit également la nécessité de réparer immédiatement ce désastre. Il donna généreusement. De partout affluèrent vers les Trois-Rivières des souscriptions dont quelques-unes étaient assez importantes. La Chambre d'Assemblée vota elle-même un montant de 500 louis.

Spectacle vraiment touchant...! et d'autant plus, qu'en cette année 1806, le commerce était languissant, les récoltes n'avaient pas " *rendu* " comme l'on s'y attendait, la population était pauvre et la Province était dépourvue de numéraires !

On conçoit sans peine qu'en semblable conjoncture l'abbé Noiseux ne resta pas inactif. Tout de suite, il se mit à l'œuvre de la reconstruction ; et avec un tel homme, ça ne *lambinait* pas !

Immédiatement, il aménage près du couvent une buandrie qui avait échappé à l'incendie pour loger des Sœurs et ouvrir des classes.

Il dirigea vers les Ursulines de Québec un groupe de 16 religieuses, qu'il plaça à bord d'un petit bateau et sous

la conduite de l'abbé L'Ecuier,(1) curé de Yamachiche, et qui faisait du ministère à la Pointe du Lac en attendant l'arrivée imminente de M. de Calonne. Il fit déblayer les décombes, préparer des plans et devis, commanda des madriers à St-Grégoire, du bois équarri pour la charpente à la Banlieue des Trois-Rivières et à Bécancour. Il stimule les ouvriers, les maçons et les peintres. Il fait si bien que dans l'espace d'un an à peine le couvent était presque reconstruit et pouvait recevoir les religieuses.

Le 7 décembre 1807, il demande à Mgr Plessis les religieuses qu'il avait été obligé d'envoyer à Québec, faute de pouvoir les loger ici.

Je cite cette lettre prise parmi la nombreuse et intéressante correspondance qu'il a échangé avec Mgr Plessis, durant la construction du couvent, parce qu'elle est topique de la façon originale et minutieuse avec laquelle il renseignait l'évêque sur les progrès des travaux en cours.

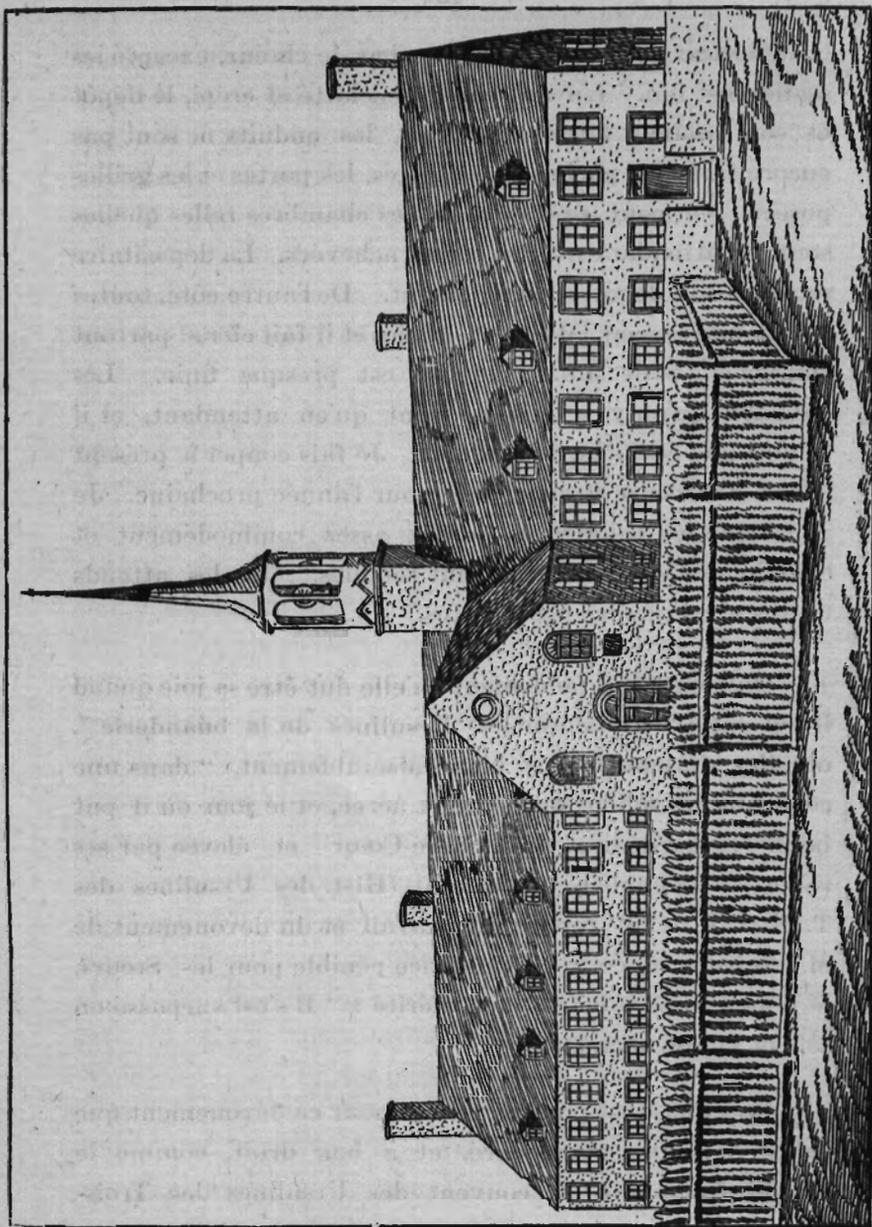
“ J'espère, écrit-il, que les chemins devenant bientôt praticables de Québec ici, vous continuerez dans la résolution de faire monter les religieuses au commencement de janvier prochain. Je suis après faire faire les tables et les bancs pour leur réfectoire, Les ouvriers travaillent chez eux, je continue à faire faire les portes, panneaux d'armoires, tables, etc., tout prêts pour le printemps prochain, afin que cela aille plus vite. Les appartements de M. de Calonne sont finis et il se trouve bien. Toutes les chambres du haut, depuis l'église jusqu'au pignon du sud-ouest, sont finies et les poêles montés. L'infirmerie, la chambre entre l'infirmerie et la communauté, la lingerie

(1) Ce M. L'Ecuier avait la réputation d'être un grand musicien. Plusieurs de ses masses et cantiques ont été chantées longtemps dans notre district.

et le dortoir des postulantes ; en bas, le chœur, excepté les stalles, est fini. L'avant-chœur est latté et crépi, le dépôt et son cabinet lattés et crépis, les enduits ne sont pas encore faits, les parloirs sont lattés, les portes et les grilles posées. On peut se servir de ces chambres telles quelles sont, en attendant quelles soient achevées. La dépositaire est dans son dépôt et chaudement. De l'autre côté, toutes les chambres sont lattées et crépies et il fait chaud partout comme si c'était fini. L'église est presque finie. Les balustres qu'on y a mis ne sont qu'en attendant, et il faudra une corniche au plafond. Je fais couper à présent le bois nécessaire de charpente pour l'année prochaine. Je pense que les religieuses seront assez commodément et chaudement quand elles seront rendues. Je les attends toutes ainsi que les postulantes."

On comprend facilement qu'elle dut être sa joie quand il put enfin " transférer les Ursulines de la buanderie ", où elles étaient logées bien misérablement, " dans une construction solide, spacieuse et aérée, et le jour où il put bénir l'église dédiée au Sacré-Cœur et élevée par ses soins. " L'annaliste du couvent (Hist. des Ursulines des T. R. t. I, p. 26) rendra du travail et du dévouement de M. Noiseux en cette circonstance pénible pour les Sœurs, le témoignage suivant bien mérité : " Il s'est surpassé en zèle et en dévouement. "

En effet, c'est pour ce zèle et pour ce dévouement que l'abbé Noiseux est considéré, et à bon droit, comme le second fondateur du couvent des Ursulines des Trois-Rivières.



Le couvent des Ursulines des Trois-Rivières, en 1807.

Comme procureur des religieuses pendant plusieurs années, M. Noiseux s'est montré généralement bon financier... on lui rendra souvent ce témoignage. Il n'était pas indifférent—on l'a vu—à la prospérité du monastère, loin de là ; mais, cependant, dans l'administration de leur seigneurie de la Rivière du Loup il s'est peut-être montré parfois d'accommodement trop facile avec des consitaires souvent peu scrupuleux. Il écoutait trop volontiers son bon cœur.

L'annaliste des Ursulines dit bien de l'abbé Noiseux qu'il était un " habile financier ", et qu'il ne s'était jamais fait d'ennemis, " quoiqu'il fût procureur pendant de longues années " ; et elle cite comme un exemple, probablement, des moyens que prenait l'abbé Noiseux de ne pas se faire d'ennemis à la Rivière du Loup, la lettre suivante qu'il adressait à Mgr Plessis, le 30 novembre 1814 : " J'ai été à la Saint-Martin à la Rivière du Loup et j'ai apporté soixante chapons et soixante louis. Plusieurs m'ont promis qu'aux premiers beaux chemins, ils tâcheraient de venir acquitter leur compte. Tant mieux, s'ils viennent. Mais je n'ai jamais eu la dureté de poursuivre surtout aussi dispendieusement qu'à présent, ces pauvres débiteurs qui sont dans la misère et les traîner devant les tribunaux. Je ne l'ai jamais fait pour moi et je le ferai pour personne. J'ai toujours suivi le principe de découdre point à point plutôt que de déchirer et j'ai trouvé que cela convenait mieux, etc. . . "

Tout cela était très beau, certes, comme esprit de charité, mais bien peu pratique au point de vue " affaires",

surtout quand il s'agissait, comme en l'espèce, des affaires des autres. Il fallait bien que les Sœurs vivent ; et à cette époque, comme aujourd'hui, elle ne le pouvaient faire ni maintenir leur couvent uniquement par des prières. . .Elles avaient grand besoin de toucher les revenus de leurs propriétés. Aussi, les bonnes religieuses adressaient-elles des lettres éplorées à Mgr Plessis ; et celui-ci, à son tour, exigeait des explications de M. Noiseux : " Il faudrait, lui écrivait-il, aviser aux moyens de retirer les arrérages de rentes de leur seigneurie (La Rivière du Loup). Vous me ferez plaisir de me faire savoir à combien ils peuvent monter et qu'elle serait la manière la plus avantageuse de les faire rentrer. Quand à la terre de Ste-Thérèse, nous en parlerons cet hiver ; en attendant ayez soin de faire payer les gueux qui l'occupent et qui la ruinent ".

Le bon curé prit mal la chose, comme on peut le voir par la lettre suivante qu'il adresse à Mgr Plessis : lettre trop longue pour être rapportée ici, et dans laquelle il se plaint de l'ingratitude des Sœurs à son égard, et où il les accuse de frivolité. Il ne voulait pas que l'on mît en doute son honnêteté.

" Si je pensais, dit-il, qu'elles crussent (les Religieuses) que je fais quelque profit de leur argent, rien ne serait capable de m'en faire garder la gestion. . . Si Votre Grandeur croit qu'elles pensent cela de moi, vous devez être le premier à me conseiller et à m'ordonner de la laisser. Sous huit jours, je leur remettrai leurs livres et les plans de la seigneurie ".

Mais tout s'arrangea à l'amiable. En 1815, il remit l'administration de la seigneurie de la Rivière du Loup entre les mains du notaire J. P. Dumoulin, et il continua, comme auparavant, d'être très dévoué aux religieuses.

Pour le soulager dans le ministère curial, l'évêque lui donna enfin un vicaire qu'il réclamait depuis longtemps ; et pour qu'il puisse apporter une plus grande attention à ses fonctions de Grand Vicaire, il fut remplacé, en 1806, au supérieurat des Ursulines et à la cure de la Pointe-du-Lac par l'abbé de Calonne. Le 27 octobre 1806, Mgr Plessis lui mandait : " Pour le coup, vous allez vous trouver à l'aise, M. Vézina, ci-devant vicaire à l'Assomption, reçoit par cette poste mission pour Champlain et pour le Cap de la Madeleine avec ordre d'être rendu assez tôt dans la première de ces deux cures pour y faire l'office du jour de la Toussaint. N'ayant plus que la ville à desservir avec votre vicaire, vous vous trouverez, j'espère, plus en état de donner vos soins aux Religieuses (pour l'administration matérielle) ”.

Comme Vicaire Général, l'abbé Noiseux s'est toujours appliqué à suivre scrupuleusement les directives de l'autorité ecclésiastique supérieure. Dans la direction à donner au clergé et au peuple canadien, en ces temps difficiles, il a toujours cherché à reconnaître et à exprimer la pensée de son évêque. C'est ainsi qu'agissant sur l'ordre de Mgr Plessis, et obéissant, du reste, à ses propres convictions, il a toujours cherché à tenir le clergé éloigné des luttes politiques, si violentes en ce temps-là. Mgr Plessis n'enten-

dait pas d'ailleurs badinage sous ce rapport, et ses ordres à ce sujet devaient être sévères si l'on en juge par les quelques lignes suivantes qu'il écrivait à M. Noiseux, le 15 mars 1810 : " Les prochaines élections seront chaudes. Recommandez à tout ce que vous verrez de curés de ne s'en mêler en aucune manière. Le clergé a autre chose à faire en tout temps surtout en celui-ci ".

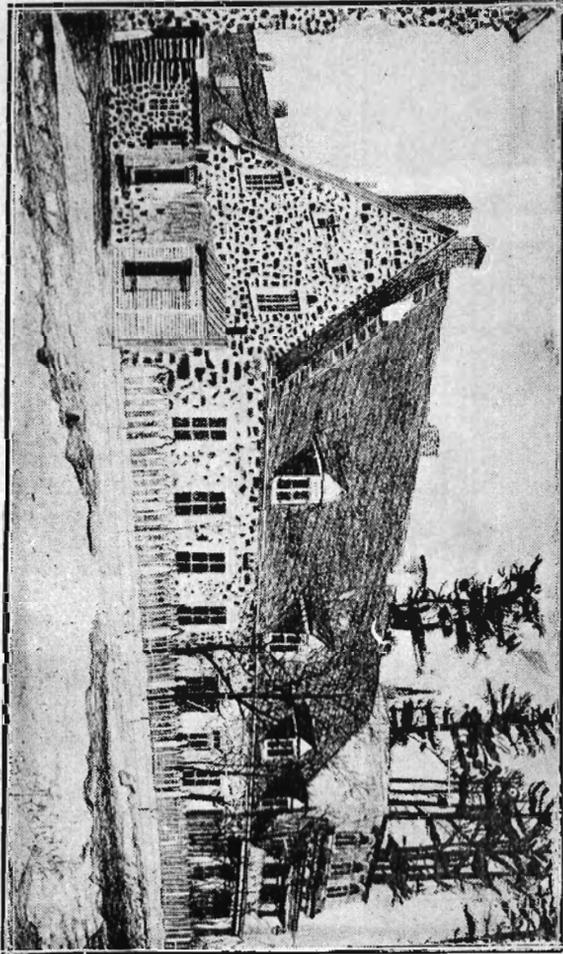
C'est pour cette communion intime avec la pensée de ses supérieurs que les évêques de Québec l'ont toujours honoré de leur confiance dans la direction et la conduite du diocèse. Souvent, ils lui ont confié d'importantes missions soit pour la fondation de nouvelles églises où pour le règlement des difficultés de fabriques. A part les quelques ennuis qu'il a éprouvés, dès ses premières années aux Trois-Rivières, au sujet de l'érection d'une certaine paroisse projetée du nom de Ste-Marguerite, détachée des paroisses de Bécancourt et de Nicolet, et du procès du curé Bertrand de St-Léon avec un de ses paroissiens du nom de Lavergne à propos de pain bénit; (1) choses qui seraient trop longues à raconter ici et qui étaient dues surtout à l'ingérence des autorités anglaises dans la question de l'érection canonique des paroisses ; à part cela, dis-je, le grand vicaire Noiseux s'est toujours tiré avec honneur des missions difficiles et délicates qu'on lui confiait.

*

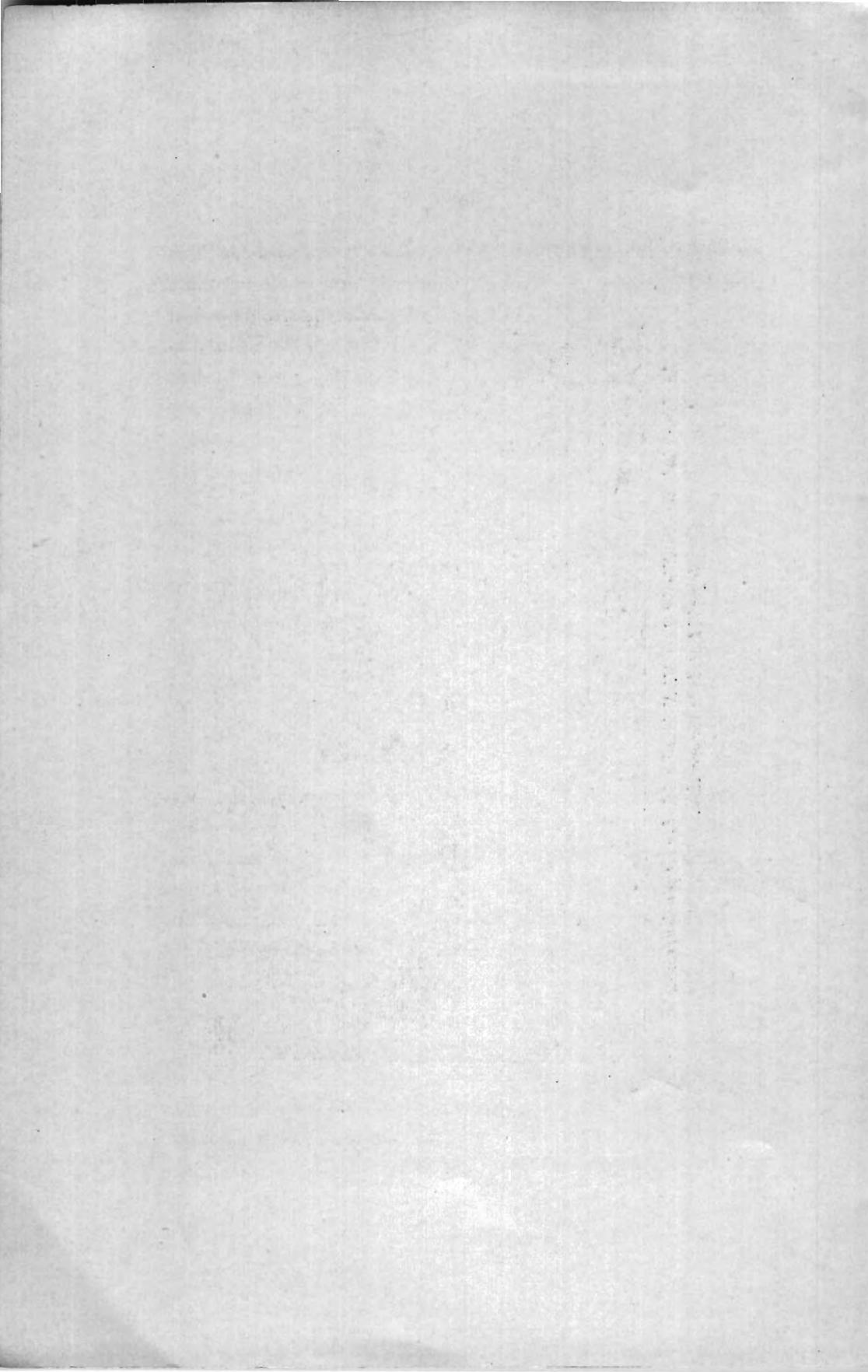
* *

Maintenant que les années commençaient à s'accumuler sur sa tête; et que les infirmités, inséparables de la vieillesse, se faisaient plus nombreuses et plus tyranniques,

(1) Ces affaires ressortissaient à sa juridiction de Grand Vicaire.



*Le vieux séminaire de Nicolet dont M. Noisoux a été, durant plusieurs années,
le président de la corporation.*



le vénérable curé songea alors qu'il était temps de se libérer graduellement des différentes charges qu'il occupait. En 1812, il démissionne de sa cure où il est remplacé par M. Urbain Orfroy ; en 1829, il résigne ses fonctions de vicaire général du diocèse ; et en 1830, il remet à MM. Raimbault et Harper tous les papiers de la corporation du séminaire de Nicolet.

Retiré dans sa maison de la rue St-Pierre il terminera paisiblement ses jours, entouré des soins attentifs et dévoués de ses neveux et de ses nièces, consolé par l'affectueuse et reconnaissante sympathie et les prières des Ursulines, réconforté par le dévouement assidu et respectueux de M. l'abbé Cadieux, son deuxième successeur à la cure des Trois-Rivières, à qui écherra le pieux devoir de lui fermer les yeux et de chanter la messe à ses funérailles. L'abbé Noiseux mourut le 18 novembre 1834, à l'âge de 86 ans, après 60 ans de prêtrise et avoir passé 38 ans aux Trois-Rivières. A ses funérailles, assistaient 14 prêtres de la ville et des environs, et une foule considérable qui remplissait l'église entièrement : ce qui prouvait hautement en quelle estime M. le *Grand Vicaire*, comme on l'appelaient ordinairement, était tenu par la population. Il fut inhumé sous le sanctuaire de l'église paroissiale.

Son père et sa mère qu'il avait fait venir aux Trois-Rivières pour y demeurer, et qui l'avaient précédé dans la tombe quelques années auparavant, reposaient dans le cimetière à côté de l'église.

Avant de mourir, M. Noiseux avait eu la satisfaction de voir les Trois-Rivières progresser et se développer assez con-

sidérablement. A son arrivée ici, en 1796, il y avait à peine 1300 âmes. Quand il mourut, la ville contenait 2350 âmes, la banlieue, 453, et les Forges 321. Il y avait 60 terres cultivées et 450 emplacements comprenant Trois-Rivières et les Forges. Quand il remit sa cure à son successeur, il y avait au coffre de la fabrique—et ce petit détail est tout à la louange de son administration—3581 livres et 2 sols, ancien cours.

*

* * *

Maintenant, qu'on me permette de dire quelques mots de la personne même de M. Noiseux, de ses habitudes, de ses goûts et de son genre de vie. Ce sera, je crois, un excellent moyen de mettre sous un meilleur jour encore, et dans un relief plus accusé, cette belle et grande personnalité trifluvienne d'il y a un siècle.

M. Noiseux était un bel homme au teint fleuri, grand, à l'aspect imposant et d'une grande distinction de manières. De prime d'abord, il paraissait froid, hautain, distant... mais il n'en était rien : une chaude poignée de main, un bon sourire dissipaient vite cette première impression. Il était toujours bien mis quoique sans affection. Il portait des manchettes comme c'était encore la coutume, au début du dix-neuvième siècle, chez les gens d'Eglise. En hiver, il voyageait dans une carriole couverte; en été, il sortait souvent en carrosse, surtout quand il voyageait comme grand vicaire ou qu'il allait voter. Il avait, comme on le voit, une haute idée de ces deux fonctions.

L'ameublement de sa maison de la rue St-Pierre était élégant et de bon goût. Des tentures de damas faites à Paris tapissaient les murs et plusieurs belles toiles peintes en France s'y trouvaient. Une de ces toiles représentait Ste-Geneviève, patronne de Paris, en costume de bergère au milieu de son troupeau, et il y avait un gros chien qui faisait la garde autour de ce bercaïl. M. le Chanoine Alfred Noiseux ancien curé de Ste-Geneviève de Batiscan et neveu de M. le Grand Vicaire, racontait que tout jeune écolier, en promenade chez son oncle, il le surprit un jour devant cette toile murmurant, en s'adressant au chien: " Tu es un bon chien de garde, tu fais ton devoir. . . moi aussi, toute ma vie, je me suis efforcé d'être un bon chien de garde ".

Ces paroles ne sont-elles pas révélatrices de la conscience qu'il avait de son devoir et de sa mission sacerdotale ?

Sa vaisselle aussi avait été commandée à Paris, et chaque morceau, paraît-il, portait son monogramme. (Les Ursulines des T. R. T. II, p. 33)

Il aimait à recevoir et recevait bien. On voyait parfois à sa table les juges Bédard, Mondelet et Vallières de St-Réal, les chevaliers de Niverville et de Tonnancourt, plusieurs autres personnages influents, anglais et protestants, d'ailleurs et de la ville, entre autres, MM. Ogden et Coffin, qui lui restèrent très attachés. Il avait l'esprit large, dans la bonne acception du mot. Il était ce que l'on appellerait peut-être aujourd'hui, un opportuniste. . . mais son opportunisme était de bon aloi puisqu'il le faisait servir au bon renom canadien-français et à l'honneur de l'Eglise.

Il possédait une très belle bibliothèque pour l'époque, et il était très instruit. Mgr Plessis le consultait quelquefois sur des points de doctrine et de loi canonique. (voir Correspondance entre Mgr Plessis et le G. V. Noiseux, archevêché de Québec)

Si grand était son prestige, qu'au plus fort de ses luttes contre le parti canadien, le gouverneur Craig se préoccupait beaucoup des opinions que pouvait exprimer M. Noiseux, conseiller ordinaire de Mgr Plessis.

On peut le constater par la lettre que Craig écrivait le 4 juin 1811, à son secrétaire Ryland : " J'ai dernièrement conversé avec Plessis : je lui ai parlé de sa position et de celle de son clergé... il m'exprima le désir que cette affaire se terminât. Il me dit qu'il allait aux Trois-Rivières dans quelques jours, et me pria de remettre la question jusqu'à son retour. A-t-il consulté Noiseux ou Calonne, ou tous les deux ? je n'en sais rien ; mais quand il est revenu ici, je l'ai trouvé tout changé, car sa conscience ne lui permettait pas de consentir à ce que la couronne nommât aux cures... notre conversation dura deux heures et demie, mais sans résultat ni d'un côté ni de l'autre ".

*

*

*

A part sa correspondance très volumineuse, l'abbé Noiseux paraît avoir peu écrit pour la publicité, malgré que B. Sulte semble insinuer le contraire (Histoire des Canadiens-Français). Toutefois, au milieu de toutes ses occupations nombreuses et variées il trouva moyen encore

de dresser une liste du clergé de cette époque. Sa " Liste de Prêtres de 1611 à 1823 ", dit B. Sulte, " est une œuvre de patience et qui est fort consultée ". A. Bibaud, dans son Panthéon Canadien, dit que cette liste a été attaquée par Viger, Faillon, Ferland et Mgr de Tloa, mais défendue par le juge Law, et son auteur, naturellement. Cette " Liste " se trouve aujourd'hui au monastère des Ursulines des Trois-Rivières.

Eu s'entourant ainsi d'un certain luxe, d'un certain appareil, le Grand Vicaire Noiseux n'obéissait aucunement à un sentiment mesquin et ridicule de vanité ou de gloire... non, il n'était pas poseur, il ne se gobait pas ; au contraire, en son particulier il était l'homme le plus simple du monde. Mais c'était pour faire respecter la religion et ses ministres par les protestants qui méprisaient les catholiques, et pouvoir offrir une hospitalité digne de son caractère et de son rang aux personnages distingués qui visitaient les Trois-Rivières. Aussi il atteignit son but. " Lorsque les citoyens de la ville donnaient un banquet au Gouverneur ou à d'autres personnes d'un haut rang, invariablement, on offrait la place d'honneur à M. le Grand Vicaire, au dépit de certains anglais qui murmuraient hautement. Le ministre Short, entre autres, manifesta clairement sa mauvaise humeur dans une certaine circonstance. " (Les Ursulines des T. R. t. II, p. 32)

Etait-il riche ? L'on serait porté à le croire par ce qui paraissait extérieurement de son genre de vie. Ce qui est certain, c'est qu'il possédait, non pas une fortune, mais suffisamment d'argent pour vivre dans une certaine aisance,

et cela, dans le but que j'ai indiqué plus haut. Cet argent, il ne le tenait certainement pas de ses paroissiens qui étaient très pauvres, comme le prouve l'incident suivant : Le 17 septembre 1822, pendant l'absence du curé Cadieux, au cours d'un violent orage électrique la foudre tombe sur l'église paroissiale et cause de grands dégâts.

M. Noiseux écrit à Monseigneur pour lui demander s'il peut prendre sur l'argent de la fabrique de quoi réparer ces désastres. " Les habitants, disait-il sont très pauvres, ils peuvent à peine payer la rente de leurs bancs ". M. Noiseux avait fait son argent en gérant, pendant quelques années, plusieurs seigneuries de la rive sud et en agissant comme architecte et arpenteur dans plusieurs circonstances ; mais surtout, il fit profiter son argent en l'employant à l'achat de terrain et à la construction de maisons qu'il vendait ou louait (1). Une de ses maisons existe encore aujourd'hui. C'est celle qui est située au coin des rues Des Forges et Royale et qui a été longtemps habitée par M. Ephrem Dufresne, avocat. Aujourd'hui, au grand déplaisir des amateurs de vieilles choses, l'on y a accolé la *cabuse*, pas du tout artistique, d'une modiste de chapeau... Ironie des choses... cette maison, construite par un prêtre catholique, a servi de première église presbytérienne en notre ville !

*

*

*

Voilà ce que j'avais à dire au sujet de M. le Grand Vicaire Noiseux. C'est long, sans doute, mais l'on avouera volontiers que je suis encore bien loin d'être complet.

(1) Presque toute la rue Plaisante lui appartenait. En 1801, il a acheté de Jos.-Marie Chavigny de la Chevrotière, pour 4,000 livres, une partie de la Seigneurie de La Chevrotière. (Renvoizé)

Faire une histoire complète de l'abbé Noiseux ce serait faire en même temps l'histoire de notre province, mais surtout du district et de la ville des Trois-Rivières pendant au moins une période d'un demi siècle.

Je laisse cela à d'autres plus habiles en cette matière et plus documentés que je le suis. Cependant c'est suffisant, je crois, pour faire connaître quelque peu cette belle figure de prêtre canadien-français et ce beau type de citoyen et de trifluvien.

L'on a vu quel rôle il a joué à cette époque si tourmentée de notre vie nationale et quelle part il a prise avec Mgr Plessis et le clergé canadien, en général, dans l'œuvre de conservation et d'unification de notre nationalité. L'abbé Ivanoë Caron dit avec justesse (*La Colonisation de la Prov. de Québec*, P. 235) : " Le dévouement du clergé a sauvé la nationalité canadienne-française ", et André Siegfred (*Le Canada, les deux races*, p. 267) : " C'est le curé de campagne qui, par son enseignement de chaque jour, a perpétué chez les Canadiens-Français, ces façons de penser et ces manières de vivre qui font l'individualité de la civilisation canadienne ; c'est l'Eglise enfin qui, prenant en mains les intérêts collectifs de ce peuple, lui a, plus que quiconque, permis de se défendre avec succès contre les persécutions ou les tentations britanniques ".

En effet, si le peuple canadien-français est resté profondément attaché à la foi de ses pères, malgré les quelques esprits forts et les traîtres qui s'efforçaient de le soustraire à l'emprise salutaire du clergé ou à le noyer dans la jeune république américaine ; s'il est resté loyal

à l'Angleterre et aux institutions britanniques—et il le restera comme masse, même en 1837 ;—s'il a pris peu à peu conscience de ses droits, de sa force et de son rôle comme entité ethnique, c'est grâce à son clergé et à nul autre ; et l'action bienfaisante de celui-ci a été rendue possible, parce qu'en ce temps de régénération et de construction nationales il eut le très grand avantage d'avoir à sa tête des chefs qui l'ont dirigé et guidé, et au-dessus desquels l'on aime à voir se détacher, en traits lumineux et impérissables, la belle et noble figure de Jean-Octave Plessis, le plus grand des évêques de Québec et l'un de nos plus glorieux compatriotes, aidé dans cette œuvre nécessaire par des prêtres éminents, patriotes et clairvoyants, qu'il avait placés comme aux points stratégiques de notre province et qui se nommaient : Mgr Claude Panet, de la Rivière-Ouelle, le grand vicaire Cherrier, de St-Denis de Richelieu, le grand vicaire Henri Roux, de Montréal, et le grand vicaire François-Xavier Noiseux des Trois-Rivières.

